This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries
3 6105 124 421 756

171

MICHEL SERVET

PORTRAIT-CARACTÈRE

PAR

HENRI TOLLIN

LICENCIÉ EN THÉOLOGIE, PASTEUR A MAGDEBOURG

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

Mme PICHERAL-DARDIER

Avec une bibliographie des ouvrages de et sur Servet

ET UN APPENDICE EN RÉPONSE AU RÉCENT MÉMOIRE DE M. CHÉREAU

Histoire d'un livre : Michel Servet et la circulation pulmonaire

PAR

CHARLES DARDIER

Docteur de l'Église réformée

PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

S. FISCHBACHER SUCCESSEUR

33, RUE DE SEINE, 33

1879

210.6.S493t

270.6
S493t

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

270.6
S493t

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

MICHEL SERVET

PORTRAIT-CARACTÈRE

PAR

HENRI TOLLIN

LICENCIÉ EN THÉOLOGIE, PASTEUR A MAGDEBOURG

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

Mme PICHERAL-DARDIER

Avec une bibliographie des ouvrages de et sur Servet.

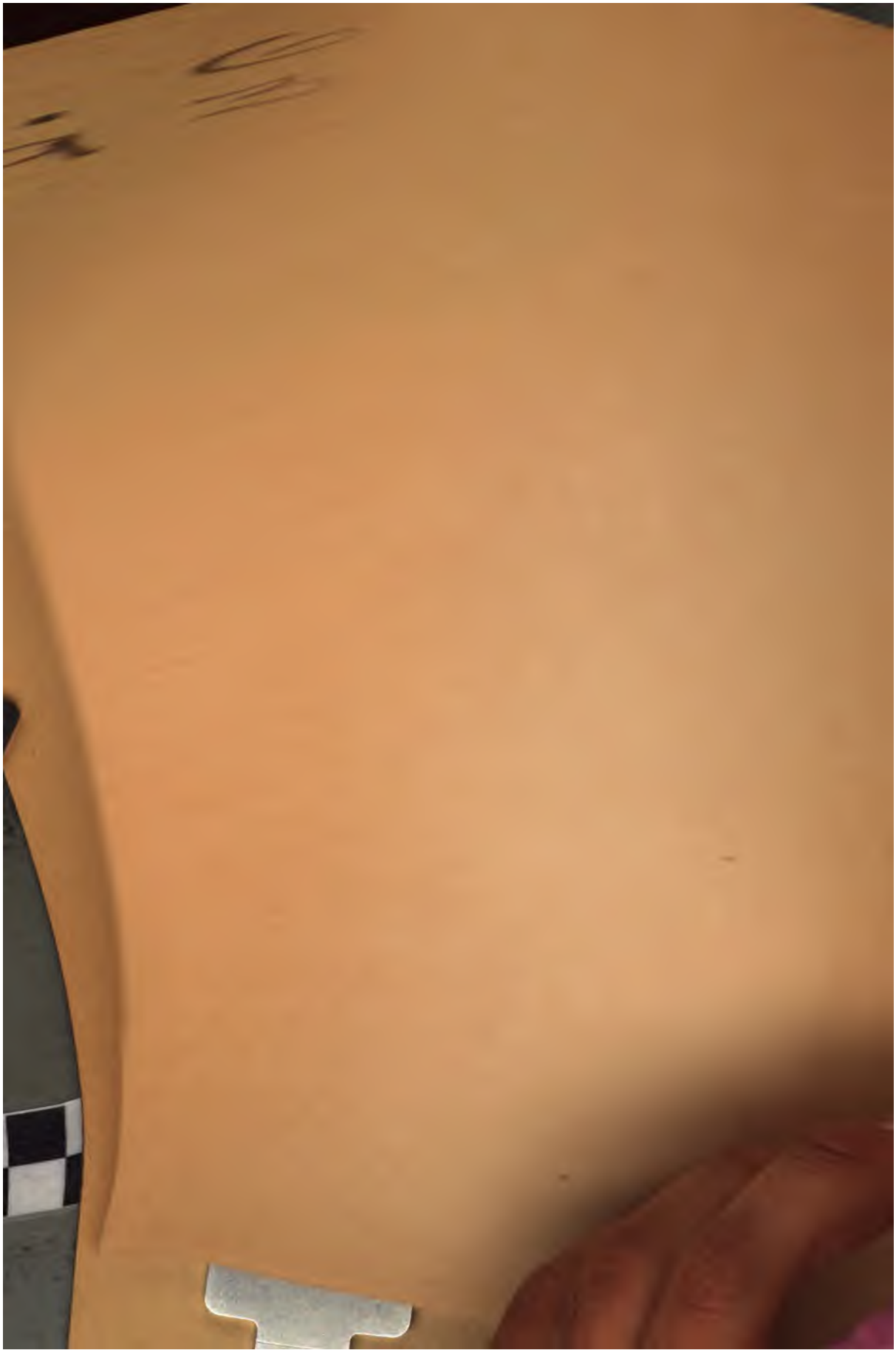
PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

G. FISCHBACHER SUCCESSEUR

33, RUE DE SEINE, 33

1879



MICHEL SERVET

FOURNIER-CARLYLE

magne (1686). M. Henri Tollin est né à Berlin, en 1833. Son père, Édouard, ministre du saint Évangile comme lui, était l'élève et l'ami de Schleiermacher et de Neander, et il a laissé en allemand et en français des ouvrages encore très estimés au delà du Rhin.

Nîmes, mai 1879.

MICHEL SERVET

Au-dessus du lac de Genève, se reflétant dans ses flots d'azur, éclate tout à coup une flamme sinistre. Ce n'est pas un Vésuve qui, au milieu de la nuit, illumine la Naples savoisienne. C'est le flambeau de l'intolérance qui s'est allumé sur le plateau de Champel. Là, autour d'un bûcher, se presse en foule le peuple protestant. Et, sur le bûcher, un homme est assis sur un billot, attaché à un poteau; une couronne de soufre entoure sa tête blanchie par le chagrin; deux livres sont liés à ses flancs; sa taille est élevée, ses épaules larges et fortes; sur son visage ovale sont empreintes la gravité, la tristesse, la souffrance; son nez est énergique, ses yeux sombres et profonds, la barbe pleine autour de la bouche et au menton; il a quarante-deux ans : c'est l'espagnol Michel Servet-y-Revès. Ce matin encore, cet homme puissant, cet esprit de feu s'il en fut jamais, a demandé pardon à Calvin, son grand adversaire : c'était dans le lieu que celui-ci lui avait assigné, au fond d'une prison ténébreuse où l'air vicié, humide et froid menaçait de lui faire perdre la vue, où la vermine rongeait ses vêtements. Calvin s'était détourné de lui. Devant l'hôtel de ville Servet entendit son jugement. Ce qu'il a fait, répondit-il, il l'a fait pour soutenir l'honneur de

Dieu. Il est prêt à mourir. Il suppplie qu'on lui accorde la grâce de périr par le glaive. Le Sénat fut inexorable. Servet encore une fois protesta de son innocence et pria Dieu à haute voix de pardonner à ses accusateurs. Vers midi, il arriva au lieu du supplice. Là il se jeta le visage contre terre et il pria de nouveau, il pria longtemps et avec ferveur. Puis il demanda à ceux qui l'entouraient d'intercéder pour lui auprès de Dieu. Maintenant le feu s'allume; du bûcher la flamme jaillit. A cette vue : *Misericordias, misericordias!* « Grâce, grâce! » s'écrie le martyr avec l'accent espagnol; et la voix est si pénétrante que le peuple assemblé tressaille et pâlit d'effroi. Mais le bois ne veut pas brûler, les fagots sont verts. On dirait que le bois et le feu avaient honte d'être complices des hommes dans ce crime abominable. Quelques assistants, par pitié, jettent sur le corps de Servet des fagots secs et enflammés. Il reste ainsi une demi-heure dans la fumée et les tourments. Alors il s'écrie encore une fois : « Jésus, Fils du Dieu éternel, aie pitié de moi! » Puis il fut cendre, lui et son livre (27 octobre 1553). Venu de la cendre, il redevient cendre. Mais entre la naissance et la mort, que d'aspirations, que de méditations, que de luttes; que d'amour, que de fidélité, de courage viril. Et maintenant... cendre!

Où donc est le Caracalla qui l'a condamné au supplice? où le Néron, le Dioclétien? où l'empereur païen qui a prononcé l'arrêt de mort contre le chrétien espagnol? — Un païen, il n'y en a point : tous ses bourreaux sont chrétiens. Chrétiens? oui, des émules de Rome, des suppôts de son infaillibilité couronnée. L'homme autour duquel tout s'empresse et s'abaisse, et qui reçoit des remerciements unanimes, est-ce Torquemada, Ximénès? Quel nom porte l'inquisiteur qui tient une si haute place, la tête et le regard dirigés vers le ciel? Ce n'est pas un inquisiteur romain : c'est Calvin, le chef des protestants. Et au-dessus de cette nuée de témoins qui l'entourent avec admiration, apparaissent au premier rang les grands réformateurs qui lui dé-

cernent la palme du triomphe. Voyez comme ils se pressent, comme ils s'inclinent devant l'énergique piété du Picard. Le plus près de Calvin se tient Ulrich Zwingli, comme s'il trouvait sa joie à voir tourbillonner la fumée du bûcher, lui qui « n'aurait pas laissé d'air au blasphémateur ». A côté de lui se repaît de cette vue au tribunal de Dieu Jean Œcolampade, de Bâle, qui trouve « l'impie Espagnol si plein d'orgueil, si présomptueux, si disputeur, » que « rien n'aurait été de trop pour lui ». Le troisième dans l'alliance est Martin Bucer, de Strasbourg; depuis longtemps il avait violemment désiré de mettre en pièces publiquement le novateur éhonté qui avait jeté par-dessus bord tous les saints pères de l'Église. De l'autre côté s'approche le doux Mélanchthon, et il félicite Calvin pour le pieux et mémorable exemple qu'il a donné aux générations à venir par cette exécution capitale. A cet avis se range Urbain Rhégius : il ne voit pas comment on aurait pu épargner cet homme si obstiné, ce serpent de toutes les hérésies. Alexandre Halésius vient à son tour féliciter les juges : « Les Genevois ont conquis l'estime de l'Église entière pour avoir écarté le nouveau Mahomet. » Et plus près de Calvin se tiennent, autour du bûcher, les amis du réformateur, les confesseurs de Servet pour le dernier voyage, Guillaume Farel en tête. Par ses paroles et par ses actes il a, devant tout le peuple, dénoncé comme impies, lâches et inhumains, les juges qui n'oseraient pas condamner à mort un homme qui, par ses blasphèmes, avait mérité mille supplices. Voilà Bullinger, de Zurich, dont l'âme frémit encore au souvenir des hérésies espagnoles : « Car, dit-il à un Polonais qui se trouvait près de lui, si Satan lui-même venait de l'enfer, il ne parlerait pas autrement que l'Espagnol. — Oui, répondit Pierre Martyr qui entendait cette déclaration, Servet est le fils vivant du diable; son enseignement fait horreur; c'est une peste qui devrait être partout frappée de proscription. » Et Bèze, et Viret, et Grynœus, et Zanchi, et Musculus, tous formant un chœur sacré

et entourant le bûcher en flammes s'écrient : « Vive Calvin! vive le Sénat de Genève! L'inquisition catholique de Vienne n'a pas su réprimer l'hérétique; la justice protestante de Genève l'a réduit en cendre. Que les catholiques se glorifient maintenant de leur amour de l'ordre et de leur zèle pour Dieu : l'Eglise protestante est plus pieuse ; elle l'a prouvé par le bûcher de Genève ! »

Dans l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire, le pieux bûcher de Genève tient une aussi grande place que dix mille, cent mille autres bûchers, et avec raison. Les innombrables chambres de torture, les tourments les plus raffinés de milliers de cachots, et toutes les mers de sang amassées par les guerres vaudoises, et l'inquisition espagnole, et les persécutions des huguenots en France, toutes ces horreurs découlent naturellement du principe du catholicisme romain, qui étouffe dans le feu et le sang toutes les libres recherches. Mais à Genève, c'est le libre sondeur des vérités de la Bible qui est emprisonné, torturé, brûlé par des protestants ! Ces protestants, il est vrai, avaient leur berceau dans le catholicisme. Mais l'exécution de l'Espagnol à Genève n'en est pas moins une œuvre protestante, un fruit naturel et inévitable du protestantisme d'alors. Calvin est l'homme que le protestantisme tout entier de son époque, en vue de se purger publiquement de toute espèce d'hérésie, a chargé de jeter dans les flammes, devant l'Europe chrétienne, le misérable qui osait s'attaquer à l'enseignement traditionnel de la Trinité. Ce n'est pas Calvin précisément qui est coupable de cette action, c'est le protestantisme de son temps. Mais que le protestantisme du seizième siècle, que la piété des réformateurs, aussi ardente que sincère, ait pu et même dû voir mûrir ce fruit sanglant, c'est là sa condamnation ; c'est la preuve irrécusable que nous, aujourd'hui, avec notre protestantisme, nous ne pouvons rester inféodés aux réformateurs de cette époque, quelque grands, quelque héroïques et pieux qu'ils aient été. La

destinée de Servet permet de mesurer combien le protestantisme biblique de 1521, qui délivre l'âme, a dégénéré, en devenant le protestantisme confessionnel de 1553, qui dévore l'hérétique. Aujourd'hui de même, le jugement que l'on porte sur Servet peut servir dans nos cœurs de mesure à la candeur de cet amour divin qui ne veut ni la haine ni la mort de nos frères, mais le support et une fraternité pleine de franchise à l'égard de ceux qui se trompent.

Si Servet s'est trompé, et en quoi, nous n'avons pas à le décider ici. Supposé même que le médecin célèbre qui a vu publier en quelques années jusqu'à cinq éditions de l'un de ses écrits [1], et qui, avant Harvey, a découvert la circulation du sang; que l'inventeur de la géographie comparée et l'éditeur de la meilleure édition de Ptolémée; que l'astrologue et le mathématicien aux pieds duquel s'étaient assis pour s'instruire des docteurs, des comtes, des archevêques; que ce savant universel ait fait erreur dans un domaine, celui de la théologie, il peut néanmoins être regardé encore comme un homme d'honneur; il peut avoir cherché loyalement la vérité, et il n'y a dans son erreur aucun motif pour qu'on le martyrise et qu'on le brûle. Mais si, au contraire, il n'a fait qu'accomplir courageusement ce que la thèse fondamentale et le principe formel de la réformation lui ordonnaient; s'il a eu sur la Bible et la théologie des vues plus larges que les héros qui l'ont brûlé; s'il a pénétré plus profondément dans les secrets de l'amour de Dieu, dans les entrailles de la miséricorde céleste, — est-il défendu d'épouser sa passion et de poursuivre ses recherches par la seule raison que les réformateurs, un jour, l'ont tenu pour hérétique et pour blasphémateur? A côté de la réformation de Luther et de celle du concile de Trente [2], il en a commencé avec Servet une troisième : la réformation de la libre croyance puisée dans la Bible, la réfor-

1. *Syruporum universa ratio*, 1537, 1545, 1546, 1547, 1548.
2. Voy. *Luther und Servet*, de Tollin. Berlin, Mecklenburg, 1875.

mation de la conscience éclatant en cris d'allégresse en face du Christ, la réformation de l'humanité sauvée et pleine de Dieu. Que cette réformation soit à bien des égards plus sublime que la réformation du serf arbitre et de la fatale prédestination au ciel ou à l'enfer, l'avenir devait bien le prouver. Voilà pourquoi nos contemporains comprendront facilement que nous ferions tort au martyr de Genève, si nous voulions esquisser son portrait et peindre son caractère avec les couleurs et la plume de ceux qui l'ont condamné. Servet n'est pas la caricature qu'a imaginée Calvin dans l'intérêt de sa propre défense.

Il est certain que Servet, par son génie, peut marcher l'égal des plus grands hommes de son grand siècle et même d'un Calvin[3]. L'histoire lui doit une esquisse impartiale et sans préjugé de son caractère. Dans ce but, il nous faut remonter aux sources, c'est-à-dire l'entendre lui-même et observer ses actions. La clef de l'histoire de Michel Servet est sa piété. Quoique anatomiste distingué, praticien qui a écrit des livres de thérapeutique; pendant les onze dernières années de sa vie médecin de l'archevêque Paulmier, de Vienne; dans les interrogatoires de Genève. « Des dix-sept premières années de sa vie, il n'a gardé le souvenir que de ces deux faits principaux : l'un, que tous ses aïeux étaient « chrestiens d'ancienne race, vivans noblement » [4]; l'autre, qu'à Toulouse, à l'Université de droit, il avait « pris connoissance avec quelques escolliers de lire à la saincte Escripture et Evangile, ce qu'il n'avoit iamais faict paravant [5] ». Depuis qu'il avait trouvé la Bible dans la grande cité languedocienne, il était devenu « estu-

3. Stähelin, *Calvin*, I, 428.

4. Question 3 du 23 août 1553, à Genève. *Calvini opera*, t. VIII, col. 767, édition des professeurs de Strasbourg.

5. Question 4, *ibid.* — Voy. *Toulouser Studentenleben im Anfang des* 16 *Jahrhunderts* de Tollin, dans *Historisches Taschenbuch* de Raumer, 1874, III.; — *Servet's Bibelstellung* de Tollin, dans *Hilgenfeld's Zeitschrift*, 1875, I.

dieux de la saincte Escripture, ayant zèle de vérité [6], et pense avoir vescu comme ung chrestien ». Dans ses écrits théologiques, il n'avait eu jamais en vue que de « se saulver » et « d'aider aux bons esprits ». « Selon Dieu et sa conscience il pensoit bien dire et bien faire et encore pense de présent n'avoir mal faict, mais bien faict et à bonne intention [7]. » Si toutefois en voulant « enquerir la vérité [8] » il a failli, « il est prêt à s'amender » et « demande miséricorde, criant mercy [9] ». Et ce grand médecin meurt pour sa foi; et ses dernières paroles au milieu des flammes aboutissent comme ses premières à la prière : « Jésus, Fils du Dieu éternel, aie pitié de moi! » En face de ce fait patent, toute étude impartiale du caractère de Servet ne doit-elle point partir de l'idée que le martyr a été un homme de conscience et de piété [10], en tant que la piété ne consiste pas à posséder déjà et à pratiquer la vérité tout entière, mais à faire sincèrement et de tout cœur, selon la volonté de Dieu, des efforts continuels pour réaliser le bien par ses paroles et par sa vie?

Servet apprit des vérités pieuses à l'école des Juifs (*hebraïca veritas*); il en apprit à l'école des païens (Platon, Zoroastre, Trismégiste); il en apprit à celle des Mahométans (Alcoran). Mais avec tout cela sa piété était foncièrement chrétienne, car elle avait ses racines dans la personne historique et vivante du

6. Question 19, *ibid.*

7. Question 10, comp. questions 20, 21, col., 768 et 769; — et question 2 du 15 août 1553, col. 738.

8. Question 15 du 23 août 1553, col. 769. — Raumer's *Taschenbuch*, 1874, p. 77-98.

9. Question 16, col. 769., comp. question 4 du 14 août 1553, col. 732.

10. Saisset dit avec raison, de la sincérité de foi de Servet mise en doute par Calvin :

« Qu'est-ce qui luttait en lui contre vos instances unies à celles de Farel, quand vous lui demandiez une abjuration, avec la vie pour récompense? Était-ce encore l'orgueil? Évidemment non. C'était sa conscience et sa foi. » (*Revue des deux Mondes*, 1848, p. 845).

Christ et dans son esprit. Dans ses premiers écrits[11] (1531), Servet dit entre autres choses : « Christ est l'âme du monde, oui plus que l'âme; car c'est par lui que nous vivons, non pas seulement dans la vie présente, mais aussi dans la vie éternelle; la vie présente, il nous l'a donnée par sa parole, et la vie éternelle, il nous l'a donnée dans sa chair (la sainte cène)[12]. Je voudrais le nommer plus que la splendeur de la gloire, car Paul appelle le crucifié : le Seigneur de gloire. Il est une étoile, notre étoile du matin. Il est la lumière du monde, la lumière de Dieu, la lumière des peuples. L'éclat de sa face illumine l'immensité des cieux. Christ est la force divine pour laquelle l'universalité des choses fut créée. La parole du Christ crucifié a soumis le monde à sa domination par la puissance merveilleuse de son amour, et il se le soumettra plus encore en amenant les âmes captives sans le fracas des armes[13]. En Christ tu trouves toute la sagesse du Père; dans sa bouche est la nouvelle loi et l'interprétation de l'ancienne, la parole de Dieu qui nous apporte la connaissance du Père[14]. Car c'est une véritable obéissance, très agréable à Dieu, que de soumettre notre entendement (*captivamus*) à l'imitation du Christ, de manière à ce que nous soyons convaincus de la vérité de tout ce qu'il a dit et que nous ayons ferme assurance dans sa foi. Oui, Dieu a tellement aimé son Fils, que ce seul commandement de la foi en Christ remplace pour nous toute la loi[15]; et si nous l'observons il nous apporte un bien plus considérable que tous les autres. Le seul but de toutes les paroles du Christ historique, c'est que nous croyions tous qu'il est le Fils de Dieu et que nous ayons tous confiance en son

11. *De Trinitatis erroribus*, lib. VII, f° 78 a.

12. *Temporalem nobis in verbo dedit, et æternam in carne lucrifecit.*

13. *Mirabili virtute mundum subjecit et subjiciet, et sine strepitu armorum mentes ducet captivas.*

14. F° 78 b, comp. *Theolog. Stud. u. Krit.*, 1875, p. 720 et suiv.

15. *Ut hoc unicum de fide in Christum præceptum sit loco universæ legis subrogatum;* f° 82 b.

salut. C'est là le principe fondamental de mon enseignement (*et hoc est mihi potissimum fundamentum*). Le Christ historique est mon unique maître[16]. Le Christ a d'abord prêché l'Évangile; ce n'est que par ses paroles que l'enseignement apostolique reçoit la plénitude de son sens, sa lumière et sa splendeur. Toutes les prédications des apôtres dans le livre des *Actes* tendent à nous présenter ce Jésus vivant, et par là nous amener à la conviction que cet homme est le Christ, le Fils de Dieu, le Sauveur[17]. Mais pour ce qui regarde la discussion scientifique sur la personne du Verbe, on fera sagement de diriger toutes ses recherches sur la personne historique de Jésus-Christ. C'est pour lui que je plaide (*Pro quo dico*). Et c'était aussi déjà le but des prédications de Jean[18]. Peut-être penses-tu qu'il n'importe guère de regarder le visage extérieur du Christ historique. Mais moi je dis que cela importe beaucoup, à la condition que ta foi te permette de bien voir (*Multum prodesse, si credendo videas*). Aussi longtemps que l'incrédulité et la moquerie habiteront dans ton cœur, tu méconnaîtras sa dignité et tu diras : « Quel est cet homme? » comme si tu voulais amoindrir l'homme en ignorant sa nature divine. Mais si tu es une fois devenu croyant, tu ne détourneras jamais plus les yeux de ce visage (*nunquam oculos divertas*) : car les yeux de la chair entraînent avec eux les yeux de l'esprit[19]. C'est pourquoi tout dépend de la connaissance que nous avons du Christ historique, et si nous ne le connaissons pas de cette manière nous ne connaissons rien[20]. De si grandes choses ont été produites par le glorieux avènement de Jésus-Christ, que tout est transformé, le

16. *Nam Christus est mihi unicus magister.*

17. *Esse Christum, filium Dei, salvatorem;* f° 82 b.

18. F° 86 b. — Ces mots : *Pro quo dico*, ainsi jetés au milieu du discours, ont quelque chose de sublime et de saisissant. Il faut les remarquer, car ils sont la naïve expression de sa piété.

19. *Nam oculi trahunt secum oculos mentis,* f° 90 a.

20. F° 109 a.

ciel et la terre sont renouvelés. Il nous a fait monter au ciel. Par les révélations de sa bouche (*oraculo*), Dieu lui-même s'est révélé à nous. Dans le sanctuaire du ciel nous avons pénétré; ce qui était caché nous l'avons vu, et nous avons touché de nos mains sa parole, et nous avons senti en nous la présence de son esprit[21]. De mille manières nous avons sondé les richesses du Christ, et toutefois nous ne pouvons nous flatter d'avoir assez fait ressortir sa dignité. Oui, Paul lui-même ne peut pas autrement se l'expliquer qu'en déclarant qu'en face du Christ il a été ébloui de l'incommensurable grandeur des mystères de Dieu[22].» — Tel est Servet à vingt ans.

L'année suivante (1532), dans son second écrit[23], nous lisons ces déclarations : « Je te le dis, tu ne pourras jamais être sauvé d'une autre manière que si tu crois que Jésus homme est lui-même le fils de Dieu, qui s'est donné pour le salut de ton âme et qui a souffert pour l'expiation de tes péchés (*pro expiandis tuis peccatis*)[24]. Nous avons là le résumé des affirmations si claires et si nettes de Jean-Baptiste, et de Marthe, et du Centenier, et de Nathanaël, et de l'eunuque de Candace. Oui, puissé-je mourir dans la foi naïve de ceux-là et non dans les subtilités de l'un de nos maîtres[25] ! De même que nous avons été créés autrefois à l'image du Christ, nous serons dès maintenant renouvelés à son image et nous naîtrons de nouveau. Le royaume des Juifs était un royaume de la chair, le royaume des païens était aussi un royaume de la chair, auquel nous avons appartenu[26]. Mais le royaume du Christ vivant est un royaume de l'esprit. Et le passage de la chair à l'esprit, qui constitue

21. F° 109 b.
22. F° 112 a.
23. *Dialogorum de Trinitate*, lib. II.
24. F° 9 b.
25. *Utinam in simplicitate et fide istorum moriatur anima mea et non in versutiis alicujus ex magistris nostris;* F° 10 b.
26. *Quod erat nostrum.* De semblables intercalations involontaires sont la meilleure preuve de la vérité de sa déclaration à Genève, qu'il n'est pas de race juive-

l'entrée dans le royaume du Christ, s'accomplit par le fait qu'on le connaît et qu'on croit en lui, en tant que la foi se montre par une nouvelle naissance céleste; car jusqu'à ce qu'elle nous vienne nous sommes encore dans l'animalité (*animales homines*) : et cette nouvelle naissance n'est fondée en rien (*nullatenus*) sur les propres forces de l'homme, mais elle doit commencer et s'achever par la force d'attraction du Père et dans l'énergie de son bon plaisir, car il n'attire et n'appelle par sa grâce que ceux qu'il veut : cela ne dépend pas de notre action ou de notre volonté, mais du Dieu de miséricorde (*Dei miserentis*) »[27]. — Tel est Servet à vingt et un ans.

Et à cette croyance Servet restera attaché jusqu'à sa mort. Dans l'ouvrage qu'il publia vingt et un ans plus tard[28], nous retrouvons les mêmes affirmations, seulement encore plus plongées dans la pratique de la prière, plus formées d'après la Bible, saisies plus profondément, et plus directement en rapport avec la vie. Dans les passages où se lisaient, en 1531 et 1532, les expressions de « Sauveur » ou « ton Sauveur », il y a maintenant « mon Sauveur et mon Médiateur », ou « notre Sauveur et notre fidèle Seigneur », et autres expressions analogues. Et maintes nouvelles déclarations de la piété de son cœur s'épanouissent ici en fleurs et en fruits.

Dans la *Restitution du Christianisme* nous lisons : « Avec toute la ferveur dont je suis capable, j'ai sollicité instamment la connaissance de la vérité de la parole du Dieu éternel, par l'Oint du Seigneur, le seul qui nous a été donné comme signe (*cognitionem hujus veritatis instanter orans*); et j'en ai obtenu quelque peu par sa grâce (*aliquid per ipsius gratiam obtinui*), bien que je ne sois point parfait et que je ne l'aie point parfaitement saisi[29]. Le Fils de l'homme, le Christ

27. F° 30 b.
28. *Christianismi restitutio*, 1553.
29. P. 51.

vivant est le but de toute la Bible et aussi de l'ancienne alliance. Son ombre apparaissait déjà avant qu'il ne vînt dans les hommes et dans d'autres créatures. Si tu remontes à Adam, Abel, Hénoch et Noé, et que tu arrives aux patriarches, aux rois, aux prêtres et aux prophètes [30], tu trouveras en eux l'ombre du Christ; et non seulement dans leurs personnes, mais aussi dans leurs emplois : comme bergers, laboureurs, vignerons, ils étaient l'ombre du vrai berger, du vrai laboureur, du vrai vigneron, à savoir Christ. Oui, même dans les fruits de la terre, dans les animaux, dans les pierres, dans les perles, dans les métaux, dans les trésors, dans les sources, dans les fleuves, dans les puits, dans la pluie, dans les nuages, dans la foudre, dans les éclairs et dans les vents, était figuré (*figurabatur*) le mystère du Christ. Dans les mets du paradis, dans la manne, dans la verge d'Aaron, dans le tabernacle de bois, dans le serpent d'airain, dans l'arche de l'alliance, dans les vases d'or, d'argent et autres, dans l'eau jaillissante du rocher, dans le temple de pierre, dans la pierre de l'angle, dans le lion, dans l'aigle, dans la tourterelle, dans le pigeon, dans le veau, dans l'agneau et dans toutes les autres choses, se retrouve le Christ. Et tout ce qui préfigurait le Christ devait aussi se montrer en lui. Il est le commencement et la fin de tout et la plénitude de tout [31]. Les métaux, les animaux, les plantes ne pourraient nous servir comme nourriture, boisson ou médicament, comme parure du corps ou charme de l'esprit, s'ils n'étaient pas l'ombre du Christ, et si lui seul ne nous les présentait pas (*et eos solus ipse præstat*). Et si maintenant tu ne comprends pas ces choses, tu les verras plus tard dans l'homme intérieur (*in interno homine hæc postea videbis*) [32]. Quand on l'a contemplé, lui, il faut passer à l'adoration, car l'adoration présuppose la contemplation (*adoratio visionem*

30. P. 217.
31. *In eo* (*Christo*) *est omnium specimen, omnium idea et omnium plenitudo.*
32. P. 218 et suiv.

præsupponit). Celui qui m'adore adore le Père, comme celui qui me voit voit le Père[33]. Il faut voir en esprit ce qui doit être adoré en esprit (*Videri debet spiritu, quod spiritu adoratur*). Mais il faut que l'ombre soit opposée à la réalité. C'est pourquoi, je le dis, le corps, l'âme, la mort, l'enfer, toutes les punitions d'autrefois, tous les jugements, toutes les sciences que l'on voit, que l'on entend, que l'on sent, que l'on goûte, que l'on touche, tous les services des anges et des démons, comme le ciel, la terre, le soleil, la lune et tout ce qui était destiné à passer, tout cela a disparu dans l'ombre; la vérité n'y était pas enfermée, cette grande vérité éternelle, mais seulement l'ombre. En Christ seul est la vérité, l'éternité; en lui seul est toute plénitude et notre salut tout entier. Que lui seul soit toujours le Dieu béni au-dessus de toutes choses! Amen[34]. »

On le voit, le médecin, le naturaliste célèbre tourne toujours vers le Christ les yeux de son esprit; il écoute ses paroles qui pénètrent au fond de ses entrailles (*viscera penetrare*), et il reconnaît le Fils de Dieu dans un sincère embrassement[35]. Car il est agréable, il est doux pour les hommes qui sont les organes de l'esprit de pouvoir parler constamment du Christ et de pénétrer au plus profond de ses mystères. « Pour le connaître, dit-il, je rassemble toutes mes forces; je médite et le jour et la nuit, implorant sa miséricorde et la révélation de sa vraie connaissance[36]. Nous ne pouvons pas illuminer nous-mêmes notre cœur. Car de même que la lumière de l'univers qui sépara le jour de la nuit est condensée dans un seul corps, le soleil (*in unum*

33. P. 219.

34. *In solo Christo est veritas, æternitas, in eo solo est tota plenitudo et tota salus nostra. Sit ille solus super omnia semper benedictus Deus. Amen.* P. 247.

35. *Syncero pectore verum Christum et eum totum divinitate plenum agnoscimus;* f° 11a(*de Trinit. error.*).

36. *In eo (Christo) cognoscendo jugiter laboro, dies noctesque meditor, ejus misericordiam implorans et veræ cognitionis revelationem;* p. 248.

solare corpus concreta) et de là se répand sur les autres corps : ainsi cette lumière primitive et substantielle de Dieu (*primaria illa et substantialis Dei lux*) a été semblablement créée dans le corps de Jésus-Christ, et de là nous inonde de ses rayons. Et seulement dans ce soleil primordial l'autre soleil a son être (*habet esse*) et conserve, grâce à lui, sa dignité symbolique dans les choses. Car, comme nous disons que, dans le soleil, se trouve la lumière primitive, et, dans les diverses étoiles, les différents degrés de lumière inférieure : il en est de même du Christ afin que lui soit toujours le premier, lui le chef de tout[37]. Christ seul, dans la seule constitution de son corps, reflète tout ce qu'il y a de divin et d'humain[38]; comme aussi toutes les autres choses sont en lui. Dieu et l'homme sont en lui. Le ciel et la terre sont en lui. Il est le véritable créateur tout-puissant et le véritable Jéhovah. A lui seul, qui règne avec Dieu le Père dans l'unité de la substance et de l'esprit, soit gloire, empire et toute puissance à jamais. Amen[39]. » Il faudrait être bien épris du point de vue exclusif du moyen âge pour accuser de blasphème et d'insulte à l'égard de Jésus-Christ celui qui, dans ses prières, l'appelle Dieu, Jéhovah, l'homme central, le centre de l'univers, l'image primitive de toutes choses.

On se résout néanmoins avec peine à regarder comme enfant de Dieu celui qui, depuis trois siècles, porte l'opprobre de l'hérésie, parce qu'il ne faisait reposer sa foi ni sur les décisions des assemblées des évêques, ni sur les croyances vulgaires de l'Église, mais sur l'unique témoignage du Christ, souverain immédiat du royaume de Dieu.

« Christ, dit-il, le Christ historique est pour moi le seul évangéliste (*unicus evangelista*). Christ lui-même prêcha l'Évangile

37. P. 253, comp. *Hilgenfeld's Zeitschr.*, XIV, II, p. 241-263.

38. *Unus Christus divina et humana in unius sui corporis plasmate recapitulat;* p. 269.

39. *Cui soli cum Deo Patre in substantiæ et spiritus unitate regnanti, sit in æternum gloria, imperium et omnis potestas. Amen.* P. 286.

du royaume, annonçant jusqu'à la mort qu'il est le Fils de Dieu; et à ceux qui veulent croire en lui il promet toute félicité (*fausta omnia annuntians*). C'est pour cet article qu'il est mort, à savoir qu'il était le fils de Dieu [40]. Voilà pourquoi le Fils de Dieu est tout pour nous et embrasse tout en lui (*continet*). Il est pour nous père, frère, seigneur et ami (*Ipse est nobis pater, frater, dominus et amicus*); il est pour nous sacrificateur, temple, autel et victime. Il est pour nous sanctification, rédemption, et tout le reste [41]. Aussi, pourrait-on s'étonner que les prédications de la filiation divine de Jésus eussent paru autrefois aux Juifs comme un scandale et aux païens comme une folie, si nous ne voyions aujourd'hui encore ceux qui se donnent pour chrétiens tenir cette filiation divine de l'homme de Nazareth pour scandaleuse et folle. Oui, que cet homme-là soit le Fils de Dieu, ils ne veulent ni l'entendre, ni le croire, mais ils crient avec Caïphe : Il a blasphémé! Crucifie! crucifie! [42] Mais toi, cher lecteur, quand tu auras pénétré jusqu'à l'amour de Jésus, alors véritablement tu seras intimement (*penitus*) uni au Christ, tu dépendras de lui, et avec tout ton cœur tu seras si bien porté par lui, que ni la mort, ni la crainte ne pourront vous séparer dans cet amour réciproque, comme le bienheureux Paul en fit l'expérience (Romains, VIII, 35-39). C'est l'amour qui vous met dans les entrailles du Christ, qui remplit et parachève tout. Regarde le Christ qui s'offre ainsi à toi (*exhibet*), pour que tu puisses l'aimer comme un ami et un frère et comme la rançon de tous tes péchés; il t'aime si profondément que ç'a été pour lui une joie de pouvoir aller pour toi à la mort. O bon Jésus, ce qui par-dessus tout me fait te donner mon amour, c'est que la coupe d'amertume que tu as voulu boire pour moi a été l'œuvre de mon expiation. Grande est la puis-

40. P. 290.
41. P. 296.
42. P. 292.

sance de cette dilection (*dilectionis*) et de cet amour (*amoris*), auquel la foi fraye le chemin (*cui prævia fides*) [43]. C'est pourquoi nous prions le Père en son nom, parce que Dieu est devenu notre Père en Christ, nous prions au nom du Fils que Dieu nous a donné, nous prions au nom du Saint-Esprit dont il nous a faits participants. Mais même en priant nous ne dépassons pas les limites posées (*limites positos*) par la sainte Ecriture [44].»

Il n'est pas dans les habitudes des auteurs de livres scientifiques d'introduire des prières dans leurs ouvrages. Aussi le médecin Michel Servet ne veut-il point donner des modèles de prières. Une seule prière, celle du Seigneur, lui suffit dans toutes les circonstances. Mais comme il introduit des explications bibliques dans ses traités de thérapeutique seulement parce que son cœur vivait dans la Bible, de même il mêle à ses écrits théologiques des soupirs de prière, parce que ses études théologiques ont été soutenues par la prière. Ce qu'il écrit, il l'écrit devant le Seigneur. Celui-ci se tient tout près de lui et le contemple. L'écrivain est assis aux pieds du Maître et se range attentif à ses moindres signes. Pourquoi ne parlerait-il pas à celui dont la présence lui est si certaine, puisqu'elle vivifie son courage, comme elle lui donne lumière et force? La piété de Servet n'a rien d'apprêté, d'artificiel, d'hypocrite; comme ses poumons respirent, ainsi son âme prie, parce qu'elle vit, qu'elle aime.

Écoutons comment prie cet homme que tous les réformateurs ont accusé d'avoir blasphémé Dieu et profané l'honneur du Christ. Déjà à la fin de la préface (*proemium*) de la *Restitution*, nous lisons[45] : « O Christ Jésus, Fils de Dieu, qui nous es venu du ciel, toi qui rends visible la divinité qui se manifeste en toi, communique-toi toi-même à ton serviteur, afin qu'une si

43. P. 353.
44. P. 707.
45. P. 4.

grande manifestation lui apparaisse dans toute son évidence. Accorde à mes supplications ton bon esprit et ta parole efficace. Dirige mes réflexions et ma plume (*mentem meam et calamum dirige*), afin que je puisse narrer la gloire de ta divinité et exprimer la véritable croyance en toi. Cette cause est la tienne (*Causa hæc tua est*), et elle doit montrer la gloire que tu as reçue du Père et celle de ton esprit. Elle s'est offerte à moi par une dispensation divine (*Divino quodam impulsu tractanda sese mihi obtulit*), alors que j'étais angoissé (*sollicitus*) au sujet de ta vérité. J'ai commencé une fois à la traiter, et maintenant je suis contraint (*cogor*) à la traiter de nouveau, parce que les temps sont accomplis. Voilà ce que je veux présenter à toutes les personnes pieuses, en m'appuyant sur la pleine certitude des événements et sur les signes manifestes des temps. Tu nous as toi-même enseigné qu'il ne fallait pas mettre la lumière sous le boisseau : malheur à moi si je n'évangélise [46]! La cause dont il s'agit intéresse tous les chrétiens, et nous sommes tous tenus de la défendre (*cui omnes tenemur*). Il reste, cher lecteur, que tu te montres bienveillant pour Christ jusqu'à la fin (*ut te pro Christo benevolum usque ad finem exhibeas*) et que tu examines l'ensemble des questions dans ces discours véritables et sans fard (*sermone veritatis absque aliquo fuco*) [47]. » Le premier livre : de la Corruption du monde et de sa rénovation par Christ [48] se termine par ces

46. Devant ses juges il explique qu'il soit devenu auteur par ce motif biblique : « Car nostre Seigneur nous a commandé en saint Matth., x, que ce que luy nous aura révélé en secret, que nous ne le debvons point cacher, mais le communiquer aux aultres, et aussi dict au 5e chapitre que la lumière qu'il nous aura donné nous ne la debvons point mectre sous le banc ny sous l'escavelle, mais en lieu quelle luyse aux aultres, et pour ainsi, selon Dieu et sa conscience, il pensoit avoir bien suyvi tous les passaiges de la Saincte Escripture qui parlent de telles questions, et aussi les anciens docteurs de l'Église, etc., etc. » (Quest. 10 du 23 août 1553 de l'interrogatoire de Genève, *Calv. opera*, VIII, col. 768).

47. *Restit.*, p. 4.

48. *De Regeneratione*, liv. I, p. 410 de la *Restit.*

mots : « Nous te prions, Seigneur Jésus-Christ, pour ton divin royaume. Que ta vérité règne sur la terre! Circoncis notre cœur, afin que nous ne soyons pas de nouveau vaincus par le serpent. Donne à ton serviteur, à ton soldat, qu'avec ta grande puissance il combatte virilement le dragon, le diable, qui a donné la force à la bête, c'est-à-dire au pape. » (*Restit.* p. 411). Explique-nous les mystères de la circoncision du cœur, de manière à ce que ton livre soit ouvert à tous. Car toi-même, toi qui ne peux mentir, tu as bien révélé à Daniel que les livres des deux alliances pendant la durée de l'empire romain devaient s'ouvrir par l'extermination de la bête, comme ils sont maintenant ouverts. Et qu'alors dans le ciel le jour du jugement vienne et que la puissance de l'Antechrist soit détruite par tes serviteurs qui combattront, et que ton règne soit rétabli par tes élus (*restituatur*) [49]. » Dans un autre passage, après avoir exprimé son opinion sur l'inefficacité du baptême administré à des petits enfants qui sont incapables d'avoir la foi [50], Servet ajoute immédiatement : « O Père tout-puissant, Père de miséricorde, retire-nous, pauvres misérables, des ténèbres de la mort, au nom de ton Fils Jésus-Christ, notre Seigneur. O Fils de Dieu, Jésus-Christ, toi qui es mort pour nous afin que nous ne mourions point, viens à notre aide, de peur que nous ne mourions [51]. Nous te demandons uniquement une chose avec instance : comme tu l'as toi-même enseigné, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, et toi-même, ô Seigneur, viens! Dans

49. *Da servo tuo, militi tuo, ut contra draconem serpentem diabolum, qui potestatem Bestiæ, i. e. Papæ dedit, potentia tua magna viriliter pugnet* (p. 410 de la *Restit.*).

50. Comp. *Magazin d. Ausl.*, 1875, p. 333-336.

51. Servet prie aussi *au nom du* Saint-Esprit. Il ne prie pas *le* Saint-Esprit, parce qu'il ne trouve dans la Bible aucun exemple de cette manière de prier *Ad Spiritum sanctum nec ante nec post incarnationem leguntur seorsim factæ vreces* (*Restit.*, p. 707). Même dans ses prières, Servet est un théologien biblique.

l'Apocalypse, l'Église, ta fiancée, s'écrie en priant : Viens ! L'esprit de tes enfants s'écrie en priant : Viens ! Tous ceux qui entendent cet appel prient et s'écrient et soupirent avec Jean : Viens ! Oui, tu viendras, toi qui as dit : Je viens bientôt (Apoc., XXII). Et à ton apparition l'Antechrist sera certainement détruit (II Thes., II). Ainsi soit-il ! Amen [52]. »

Plus caractéristiques encore peut-être sont les soupirs de prière qui, d'instinct, spontanément, jaillissent de son cœur comme des éclairs, les passages saillants de ses œuvres étant presque toujours terminés par des prières et par le mot *amen*. Toutes ces prières, qui du milieu de ses traités s'échappent à flots brûlants, sont l'indubitable preuve de la foi, de la vie intérieure de cet « hérétique ». « O Jésus, Fils de Dieu, aie pitié de nous, pour que nous te reconnaissions comme Fils de Dieu [53]. » « Que le Seigneur Jésus-Christ fasse (*faxit*) que tout ceci ait pour nous une issue heureuse [54] ! » « O Jésus-Christ, Seigneur notre Dieu (*domine deus noster*), sois-nous toujours propice ! Viens donc. Lis dans nos cœurs et combats pour nous (*pugna pro nobis*) [55]. » « Nous ne redouterons pas l'enfer, nous ne craindrons pas le jugement à venir, puisque tu nous as fait don déjà de la vie éternelle (*æterna vita jam donati*) [56]. » « Qu'il plaise à Dieu (*o utinam*) que notre bon Seigneur Jésus-Christ nous conduise tous à cette vie éternelle, lui qui est le Fils de Dieu, l'auteur et le consommateur de notre vie éternelle ! Amen [57]. »

Servet prie avec une ardeur égale, soit qu'il édifie paisiblement l'Église, soit que son cœur déborde d'amertume et que son zèle s'enflamme, qu'il attaque ce qui est contraire à la raison et

52. *Restit.*, p. 576.
53. *Restit.*, p. 22.
54. *Restit.*, p. 287. Conclusion de la préface du liv. III, *de Fide et justitia regni Christi.*
55. *Restit.*, p. 356. Conclusion de la préface *de Regeneratione superna.*
56. Comp. *Jahrb. f. protest. Theologie*, 1876, p. 421-450.
57. *Restit.*, p. 627.

à la Bible et qu'il lance ses foudres contre les enfants de Bélial. Nous avons donné plus haut quelques exemples. En voici encore un pour finir : « Celui qui croit fermement, dit-il, que le pape est l'Antechrist doit croire aussi fermement que la trinité papiste, le baptême papiste des petits enfants et les autres sacrements papistes sont des enseignements du diable. O Jésus-Christ, toi le doux libérateur, toi qui as si souvent délivré le peuple de l'angoisse et de la misère, ah! délivre-nous, misérables, de la captivité de Babylone, de l'Antechrist, de son hypocrisie, de sa tyrannie et de son idolâtrie. Amen[58]. »

On le voit, Servet n'est pas le blasphémateur que Calvin s'est plu à dépeindre. Celui qui a écouté avec attention le pauvre accusé donnera raison au philosophe E. Saisset, qui, après avoir cité la page où Calvin raconte la mort de Servet, ajoute : « Je ne crois pas que le fanatisme théologique ait jamais rien inspiré de plus froidement atroce que ces paroles. — Quoi! dirais-je à Calvin, il ne vous a pas suffi d'ôter la vie à Servet, vous voulez encore déshonorer sa mort! Que vous ayez fait la guerre à ses idées, je le comprends, vous les croyiez fausses; que vous détruisiez ses écrits, les tenant pour dangereux, j'y consens encore, bien qu'il eût suffi de les réfuter. Que vous portiez la main sur sa personne, que vous punissiez une erreur d'esprit du dernier supplice, c'est un attentat dont vous partagez la responsabilité avec tout votre siècle. Mais après avoir frappé un infortuné dans ses idées, dans ses livres, dans sa vie, respectez au moins son honneur. Prouvez qu'il professe un système absurde, téméraire, impie, mais ne contestez pas sa bonne foi. Dites qu'il blasphème, ne dites pas qu'il ment. Cette sincérité dont vous voulez dépouiller votre ennemi, comme du seul bien qui lui reste, elle éclate partout : dans ses livres, où à vingt-deux ans d'intervalle la même doctrine reparaît, toujours plus

58. *Restit.*, p. 670. Comp. *Hilgenfeld's Zeitschr.*, XIX, III. p. 371-388.

ardente et plus assurée; dans ses lettres à Bucer et à Œcolampade, qu'il fatigue et irrite de ses objections persévérantes; dans ses interrogatoires, où, en adoucissant quelquefois les formes de sa théorie, il en maintient expressément le fond; dans son appel aux églises suisses, qu'il se flatte de ramener à ses sentiments; enfin dans son refus inébranlable de rien rétracter, avant et après la sentence mortelle. Vous ne voulez voir dans cette constance que l'opiniâtreté d'un orgueil qui refuse de s'humilier. Mais quoi! Servet n'a-t-il pas consenti à faire fléchir devant vous cette fierté espagnole que vous lui imputez à crime? ne l'avez-vous pas vu à vos pieds? ne vous a-t-il pas demandé pardon? Qu'est-ce qui luttait en lui contre vos instances, unies à celles de Farel, quand vous lui demandiez une abjuration, avec la vie pour récompense? Était-ce encore l'orgueil? Évidemment non. C'était sa conscience et sa foi[59]. »

Les préventions théologiques n'ont que trop souvent perverti les cœurs et faussé les principes. La doctrine de la Bible, dit-on, ne fait qu'un avec la doctrine de l'Église. Parce que Servet s'éloigne de la doctrine de l'Église, il est hérétique; parce qu'il est hérétique, il est irréligieux; parce qu'il est irréligieux, il est immoral; parce qu'il est immoral, il est sans conviction, vacillant et sans caractère. Plus donc on était forcé d'exalter chez l'Espagnol sa supériorité d'intelligence, plus on a cherché à rabaisser jusqu'à terre, à annihiler son caractère moral.

Et pourtant, si l'on veut juger avec impartialité, on ne peut traiter comme un homme sans caractère ce page auquel souriaient toutes les joies, toutes les faveurs de la cour impériale, et qui renonça à toutes ces faveurs et à toutes ces joies pour pouvoir sonder librement la vérité. Est-il sans caractère, ce savant espagnol qui aurait pu occuper le premier rang parmi les scolastiques de sa nation, et qui pourtant délaisse tous ces scolas-

59. *Revue des deux Mondes*, 1848, p. 844 et suiv.

tiques, grâce auxquels la sagacité de son esprit aurait été mise en si grand relief, parce qu'il les reconnaît comme des séducteurs et qu'il veut reprendre en sous-œuvre les fondements de l'Église? Est-il sans caractère, ce jeune homme qui, en opposition avec toute l'Église postérieure au concile de Nicée, entreprend de soumettre au jugement de la chrétienté [60] la véritable christologie, la doctrine de l'homme reconnu comme Dieu, précisément parce qu'il était l'homme parfait, et qui pour cette christologie biblique vit, souffre et meurt? « O Jésus, fils du Dieu éternel, aie pitié de moi! » Telle est sa première et sa dernière prière. S'il avait dit : « O Jésus, Fils éternel de Dieu, aie pitié de moi! » Calvin lui aurait fait grâce. Servet ne l'ignore pas. Les réformateurs l'en ont averti bien souvent. Mais il tient à sa foi; car sa manière de prier est pour lui celle de la Bible; et la manière de Calvin, qui parle d'un Fils extra-humain, est pour lui contraire à la Bible. Il préfère donc mourir plutôt que de prier autrement que ne l'ordonne la parole de Dieu. C'est peut-être une conscience timorée à l'excès, mais ce n'est pas un homme sans caractère.

Cependant le martyr est accusé d'indécision. Du jugement de Calvin il en appela au jugement des églises suisses. Et lorsque le tribunal ecclésiastique de Vienne redemanda pour le juger l'Espagnol fugitif, celui-ci supplia à deux genoux les juges genevois de le laisser à Genève et de ne pas l'envoyer à Vienne [61]. Mais est-ce donc être indécis que de connaître les hommes? Et l'histoire n'a-t-elle pas confirmé de la façon la plus éclatante le fait que Servet connaissait les hommes avec lesquels il avait affaire, lorsqu'il a pensé que les autres églises suisses auraient

60. *Judicabit ecclesia* (*de Trinit. error.*, liv. I, f° 2 a.) — Comp. sa déclaration 31, interrogat. du 28 août 1553, à Genève. (*Calv. Opera*, col. 782.)

61. « Il s'est jetté à terre avec larmes, requérant qu'on le jugeât icy, et que MM. fissent de luy ce qu'il leur plaira, requérant ne l'y envoyer point. » Interrog. du 31 août 1553, à Genève. (*Calv. Opera*, VIII, col. 789.)

à l'endroit des « hérétiques » des pensées plus douces, plus libérales, plus évangéliques que Calvin; et que Calvin, de son côté, serait plus évangélique que l'inquisition catholique? — On prétend aussi trouver une preuve de son indécision dans le fait qu'en Suisse il se rattacha à l'Église protestante, en France à l'Église catholique, puis de nouveau en Suisse à l'Église protestante. Mais le fait lui-même est inexact. Servet ne s'est jamais rattaché à l'Église protestante. Comme Espagnol il avait trop à cœur l'unité de l'Église pour qu'il se permît de consentir un instant au déchirement du corps de Christ. Aussi, dans ses deux premiers ouvrages, dès qu'il eut à marquer sa position, prit-il un juste milieu entre les luthériens et les moines. N'oublions pas qu'au XVI^e^ siècle il y avait au sein même de l'Église catholique des milliers d'hommes aux sentiments évangéliques qui, grâce à leur mysticisme, interprétaient dans le sens de la Bible toutes les pratiques de l'Église, et qui travaillaient secrètement à la réformation de leur Église, sans vouloir toutefois en sortir dans la crainte d'agrandir le schisme. Par le fait qu'ils abusaient les masses inintelligentes par une adhésion extérieure à des cérémonies sous lesquelles ils préjugeaient leur propre interprétation spirituelle, cet accommodement avec la tradition était sans doute un péché[62]; mais ce n'était pas une preuve d'indécision. Les *agents provocateurs* du calvinisme[63] se moquaient ouvertement des catholiques et de leur dévotion : c'était là leur principe. Le principe de Servet était plus élevé. L'humilité chrétienne, persuadée de connaître une religion plus pure, épargnait volontiers les faibles, en supportant les vieilles traditions et en les tolérant pour la vie

62. Interrog. du 31 août 1553 : « Interrogé s'il n'alloit point à la messe à Vienne, respond que ouy, et qu'il estoit forcé, et que saint Paul fit bien le semblable, entrant au temple comme les Juifs, comment est contenu au 21^e^ chap. des *Actes*, qu'il allègue : et puis après a confessé qu'il avoit péché en ce, mais que c'estoit par crainte de la mort. » (*Calv. Opera*, VIII, col. 789.)

63. Calvin, dans ses lettres, encourage ces *provocateurs*, tandis qu'il sait fort bien ne pas s'exposer lui-même au danger.

pratique jusqu'au jour où les nouveaux principes seraient suffisamment établis.

On allègue encore, en preuve de l'indécision de Servet, que d'abord il a étudié le droit, puis la théologie, puis la géographie [64], puis les mathématiques, l'astronomie et l'astrologie, puis la médecine [65], puis la philosophie, les sciences naturelles, et de nouveau encore la théologie. Si ce reproche est fait sérieusement, il faut par la même raison conclure qu'ils étaient également indécis, les plus grands génies et les hommes les plus distingués de cette époque, les Mirandole, les Reuchlin, les Lefèvre d'Étaples, les Capiton, les Mélanchthon, les Théodore de Bèze. Or, pour qui connaît tant soit peu Servet, il est certain que, depuis la découverte de la Bible, qu'il fit à Toulouse, jusqu'à sa mort, quelles qu'aient été les études auxquelles il s'est livré, il est toujours resté uniquement et essentiellement « estudieux de la Sainte Escripture », tout en sachant, dès le commencement, que dans son siècle barbare il devait payer de sa vie le fruit de son zèle consciencieux, ses libres recherches sur la Bible. Ainsi, avant qu'il eût rien imprimé, alors qu'Œcolampade l'accusa d'avoir dit qu'il ne fallait punir ni mettre à mort aucun voleur, il écrivit sa première lettre dans laquelle il prend Dieu à témoin qu'il répudie avec horreur l'opinion qu'on lui impute. « Mais ce que j'ai pu dire une fois, ajoute-t-il, c'est qu'il me paraissait chose grave de tuer les hommes seulement parce qu'ils se trompent, sur certaines questions, quant à la manière de comprendre les Écritures [66]. » Tel est Servet en 1530. En 1546, dans une lettre à l'ami de Calvin, Abel Poupin, il écrit : « Le combat se poursuit et le temps est proche. Qui remportera la victoire sur la bête de

64. Voy. *Servet als Geograph* de Tollin, dans *Koner's Zeitschrift für Erdkunde*, 1875, p. 182-222.

65. Voy. *Wie Servet ein Mediciner wurde* de Tollin, dans *Göschen's Klinik* 1875, nos 8 et 9.

66. *Calvini Opera*, t. VIII, col. 862.

l'Apocalypse? L'Écriture dit : *Ceux qui n'ont pas pris sa marque.* Sa marque, c'est la doctrine scolastique sur la Trinité. » « Je le sais certainement, je mourrai pour cette cause; mais je ne me laisse pas pour cela aller au découragement, afin que, disciple du Christ, je ressemble à mon maître[67]. » Michel Servet a regardé la mort en face pendant tout le cours de sa carrière théologique. S'il avait été indécis, il aurait pu sans peine se borner à l'une des autres branches pour lesquelles il avait une si merveilleuse aptitude. Pourquoi s'attachait-il si obstinément à l'étude de la Bible et mourut-il pour la Bible[68]? Parce que c'était un homme, et non ce jeune capricieux qu'ont inventé ses ennemis, qui étaient eux-mêmes plus indécis que lui[69].

Cependant, ces mêmes adversaires qui se moquent de ce présomptueux et capricieux jeune homme ne laissent pas de l'accuser d'entêtement. Et, en fait, un véritable « hérétique » doit être un arrogant, une mauvaise tête, un homme intraitable qui ne veut se laisser instruire par personne. Est-ce bien là le portrait de Servet? En le comparant à cet égard avec les autres réformateurs, nous trouvons que ces derniers sans exception se tenaient bien plus opiniâtrément que lui à la lettre même de leur opinion. « Moi, dit l'Espagnol, je ne veux pas disputer péniblement sur des mots : qu'on emploie telle ou telle expression pour désigner le fait, peu importe, je ne tiens qu'au fait; et le fait est tel que je l'ai dit[70]. » Servet était si peu entêté à se laisser instruire, qu'aujourd'hui encore on peut marquer à quels professeurs de théologie et de médecine il s'est successivement rattaché ; quelle doctrine il a prise de Luther, laquelle de Mélanchthon, d'Œcolampade, de Bucer, de Capiton, etc. Aussitôt que,

67. *Ibid.*, t. VIII, col., 751.

68. Voy. *Servet und die Bibel* de Tollin, dans *Hilgenfeld's Zeitschrift*, 1875, I.

69. Voy. *die Toleranz im Zeitalter der Reformation* de Tollin, dans Raumer's *Taschenbuch*, 1875, p. 104-137.

70. *De Syruporum ratione*, f° 27 a.

grâce aux entretiens qu'il eut avec les autres réformateurs, ses premières interprétations bibliques lui paraissent erronées, il prouve le sérieux de sa reconnaissance en se plaçant aux nouveaux points de vue qu'on lui présente. C'est ainsi que pour la forme il s'attache chaque année davantage aux modèles d'enseignements de l'Église que leur ancienneté avait rendus sacrés. Pour le fond il repousse les dogmes qui sont en désaccord avec la Bible ; et il les repousse à la fin avec une irritation croissante.

Combien peu Servet aimait la dispute pour elle-même, on le voit à la manière dont il se comporte dans le combat. Quand il attaque publiquement quelque adversaire, il laisse les personnes hors de cause, se tenant à l'objet de la discussion. A cette règle, il n'y a, jusqu'en 1552, que trois exceptions : Luther, Fuchs et Manard. En 1532, il nomme Luther en toutes lettres dans les endroits où il doit le combattre, non toutefois sans avoir auparavant élevé jusqu'aux nues la foi de ce même Luther. En 1536, il nomme, quand il le combat, le médecin Léonard Fuchs, mais seulement parce que Fuchs avait déchiré publiquement et d'une manière indigne le maître de Servet, le vieux et vénérable Champier[71]. En 1537, il nomme le médecin Jean Manard, non toutefois sans ajouter expressément cette remarque : « J'aurais tu volontiers son nom, si j'avais eu l'espoir qu'il eût pu s'amender. Car c'est à cette condition que j'ai l'habitude d'épargner les vivants, et non parce que contre eux je décline le combat[72]. »

Servet n'avait aucun ressentiment à l'égard de ses adversaires : « Je puis plus apprendre, dit-il, d'un ennemi (Mahomet par exemple) là où il affirme la vérité, que de cent mensonges des nôtres. » Aussi demande-t-il à ses adversaires d'épargner

71. Sur Champier, voy. *Virchow's Archiv.*, 61 a, 1874.

72. *Nomini ejus pepercissem, si sperassem eum sua posse emendare. Hac enim ratione viventibus parco : non quod in eos pugnam detrectem.* (*Syrupor. ratio*, p. 43 a.)

son nom [73]. Parce qu'il a tu les noms d'Œcolampade, de Bucer, de Mélanchthon et de Calvin, il espère la réciproque. Mais les lettres outrageantes qu'Œcolampade lança contre lui furent publiées sans que son nom fût omis. Du haut de la chaire et dans des lettres circulaires adressées aux églises de la Haute-Alsace, Bucer met en pièces la réputation de Servet. Mélanchthon, dans les éditions nouvelles de ses *Loci theologici*, à partir de 1535, accumule avec une irritation croissante injure sur injure contre le « novateur » espagnol. Et Calvin, dans sa fameuse *Déclaration*, marque « l'hérétique » comme d'un fer rouge, du signe de Caïn, et livre son nom au mépris de la postérité, après avoir fait réduire sa personne en cendre. Quoi d'étonnant qu'enfin Servet, poussé à bout, dans sa *Restitution du christianisme*, désigne par leurs noms ses principaux adversaires, Calvin et Mélanchthon, pour les réfuter avec une force nouvelle (1553)? De plus, un orgueilleux, un querelleur enverrait-il, bien des années avant de les faire imprimer, ses attaques manuscrites directement à ses adversaires, comme tant de fois l'a fait Servet, se fiant à eux comme à des amis et collaborateurs, et voulant, selon qu'il le reconnaît dans ses interrogatoires, se laisser instruire par eux et contribuer pour sa part à rendre hommage à la vérité? Que cet Aragonais, qu'on n'a pu convaincre par des arguments scientifiques, et qui, en outre, a été menacé dans sa liberté et dans sa vie, ait eu une confiance excessive en des hommes comme Calvin et Abel Poupin qui lui ont retenu ses manuscrits [74] et les ont fait passer aux inquisiteurs catholiques, sur qui la honte en retombe-t-elle? Ce n'est pas assurément sur l'Espagnol. Alors qu'il jouissait d'un grand crédit auprès des autorités catholiques, il n'a jamais cherché à porter préjudice à ses ennemis, ni opposé ses propres espions aux espions de Calvin.

73. *Secundo te per Deum oro, ut nomini meo et famæ parcas* (1531, lettre écrite à Œcolampade : *Calv. Opera*, VIII, col. 862).

74. Voyez la lettre de Servet à Poupin, *Calv. Opera*, t. VIII, col. 751.

Sa qualité de chevalier espagnol lui défendait de relever l'éclat de son nom en noircissant la réputation des autres. Son âme était affranchie de la malsaine ambition d'un Érostrate.

Persuadé que c'est un honneur de servir la vérité et un devoir de faire valoir le talent qu'on a reçu en partage, « afin que toutes choses contribuent à la gloire de Dieu », il ne trahit pas sa dignité par la crainte des hommes ni par la peur de la mort, au point de mettre sa lumière sous le boisseau. Mais on ne peut flétrir comme orgueilleux, un mortel que sa haute intelligence place aujourd'hui, de l'aveu de ses plus acharnés adversaires, à côté des plus grands hommes de son grand siècle, et qui ne publia l'ouvrage capital de sa vie, auquel il a consacré vingt et un ans de travail, que l'année de sa mort, sans y mettre son nom [75]. Où est l'orgueil, dans le mauvais sens du terme, chez un érudit qui, après avoir fait (1534), à Paris, une découverte aussi merveilleuse que celle de la circulation du sang [76], ne fait aucune leçon, ne fait aucun livre sur ce sujet, mais attend dix-neuf ans, et alors seulement, pour rendre témoignage à la vérité, publie, incidemment et comme par hasard, sa grande découverte médicale dans un ouvrage anonyme de théologie? Est-ce une preuve d'orgueil qu'un écrivain doué comme l'était Servet à un si haut degré du don des langues, qui sait à fond l'espagnol, l'italien, le français, pour ne rien dire du latin, du grec et de l'hébreu; un écrivain à l'âme intrépide, qui se sent animé d'un enthousiasme de prophète pour la plus sainte des causes, qu'un tel homme jamais pourtant, ni en Espagne, ni en Italie, ni en France, n'essaya de donner libre cours à son inspiration dans quelque discours adressé au peuple, en donnant corps à sa pensée par un fait palpable sur la place publique? De telles scènes

75. La *Restitution du christianisme* parut sans nom d'auteur; seulement, à la dernière page, se trouvent les lettres M. S. V., qui étaient les initiales de *Michel Servet Villanovanus*.

76. Voyez Preyer, *Physiolog. Zeitschr.*, 1876.

d'enthousiasme populaire, nous en rencontrons beaucoup dans la vie de Zwingli, de Luther, de Farel, de Calvin : elles élevaient ces hommes jusqu'aux nues et portaient au loin leur renommée dans tous les pays. Nous ne voyons rien de semblable dans la vie paisible, retirée et scientifique de Servet. Souvent confondu avec les anabaptistes, il a condamné leurs soulèvements séditieux théoriques et pratiques [77], aussi péremptoirement qu'il a condamné les violences iconoclastes des Zwingliens, les provocations fanatiques des Calvinistes, ou les sanglantes persécutions des Romains. Cherchant toujours et uniquement à rendre accessible à tous l'intelligence de la foi chrétienne, se préoccupant dans ses ouvrages de la simplicité des enfants, des vieilles femmes, des louches chanteurs des rues et des barbiers (*vetulæ, lippi, tonsores*); jusque dans sa prison de Vienne, aimant à vouer gratuitement ses soins médicaux aux plus pauvres gens; par sa brillante imagination et son langage allégorique se faisant parfaitement comprendre des plus simples, il n'a jamais cependant fait cause commune avec eux; et pour gagner la faveur des masses, il n'a jamais non plus renoncé à sa fierté espagnole. Déjà dans son premier écrit, le noble page du confesseur impérial [78] marque soigneusement la distance qui le sépare du vulgaire. « Les comparaisons dont je viens de me servir, dit-il (1531), vous paraîtront peut-être grossières; mais n'en soyez pas étonnés, il faut donner du lait à boire aux faibles [79]. » Et dans l'année de sa mort (1553) Servet fait cette déclaration [80] : « Semblable

77. Voyez la « requête de Servet à la seigneurie de Genève », 22 août 1553 (*Calv. Opera*, VIII, col. 763).

78. Voyez *Die Beichtvater Kaiser Karl's V* de Tollin, dans *Magazin des Auslandes* 1874, nos 14, 16, 18. — *Kirchengeschichtl. Zeitschr.* de Kahnis, 1875, p. 545-616.

79. *Crassæ istæ similitudines tibi forte videbuntur. Sed ne mireris, infirmiores oportet lacte potare. Tibi autem in sequentibus erit solidus cibus.* (*De Trinit. error.*, f° 68 b.)

80. *Restitutio*, p. 720.

à la foule du peuple juif qui prenait les prophètes pour des furieux (*furiosos*) et des insensés (*insanos*), parce qu'ils avaient de sublimes visions du royaume de Christ (*sublimiora videbant*), le vulgaire universel (*vulgus universum*) le fait de même aujourd'hui. Et il arrive toujours que ceux qui voient Christ mieux que les autres (*qui Christum præ aliis vident*), doivent souffrir la croix et les persécutions. » Servet voyait comme la grande masse (*vulgus*) des gens instruits suivaient aveuglément les traces de leurs prédécesseurs; comme la majorité des prédicateurs et professeurs protestants eux-mêmes qui n'avaient jamais vu et encore moins lu ses ouvrages, le condamnaient sans l'avoir entendu. Il s'apercevait combien les principaux chefs eux-mêmes s'éloignaient de l'esprit scientifique, quand un Paul Speratus pouvait faire imprimer (1534) des paroles comme celles-ci : « Tout ce qui se trouve dans le Nouveau Testament, les lettres même et les mots, tout a dû nécessairement être écrit auparavant avec la même plume et la même encre dans l'Ancien Testament[81]; » quand un Luther pouvait tenir l'épître de Jacques pour inauthentique et indigne d'un apôtre, parce que Jacques était en contradiction avec Paul sur la foi et les œuvres; quand un Mélanchthon pouvait déclarer qu'Abraham, Moïse, Job et David enseignaient sur l'immortalité de l'homme, sur la Trinité, sur la justification, sur l'Église, les mêmes doctrines que le Christ et saint Athanase, montrant par là qu'il avait de l'histoire des dogmes une aussi piètre idée que de la théologie biblique; quand, finalement, Calvin pouvait flétrir comme un hérétique, dont l'unique but était d'arracher de la mémoire des hommes tout sentiment de la divinité[82] et de dépouiller le Christ de son humanité[83], ce penseur éminent qui,

81. Comp. *Paulus Speratus* de Cosack. Brunsw., 1861.

82. *Cui hoc unum fuisse propositum palam est, ut... omnem divinitatis sensum ex hominum memoria deleret.* (*Calv. Opera*, VIII, col. 495 et 496.)

83. « Il prétend abolir la vraye et entière humanité de nostre Seigneur Iésu-

à l'exemple du Christ lui-même, démontre la divinité de l'homme [84] et, dans tous ses écrits, présente le Christ comme ayant corporellement en lui toute l'essence et toute le nature de Dieu (*totam essentiam et totam Dei naturam*).

En face d'une si triste expérience, Servet mérite-t-il quelque blâme pour s'être concentré en lui-même et tenu à l'écart chaque année davantage, loin de la cohue de la foule qui le méconnaissait? S'élevant froidement au-dessus des partis, traitant sa doctrine religieuse comme le mystère de l'avenir, contemplant attentivement le tumulte du combat, il se plut tantôt, dès qu'on l'interrogea, dans le rôle distingué d'un arbitre, tantôt, séparé des amis importuns et des ennemis haineux, il prit sa place, dès qu'on le repoussa, à côté des anges et des autres citoyens du ciel pour combattre contre les feux de l'enfer, comme prophète de Dieu. Car nous trouvons unis chez cet homme extraordinaire, d'un côté ce calme paisible de l'âme, cette candeur scientifique et cette impartialité d'observation, fruit de son interprétation critique grammaticale [85], de son sens historique [86] et de sa manière originale de comprendre la nature; et, de l'autre côté, cet enthousiasme ardent, toujours en flamme, qui lui venait du ciel et qui l'exaltait par-dessus les étoiles, les soleils et les mondes. Enfin, le médecin espagnol avait une assez intime connaissance de l'homme, une assez grande expérience des choses de l'esprit et une assez vive perspicacité des choses de la vie pratique, pour savoir que pour un ambitieux, l'un ou l'autre rôle qu'il choisirait serait également malheureux : celui d'un

christ, la souveraine consolation du pauvre genre humain. » (Sentence prononcée contre Servet : *Calv. Opera*, col. 828.)

84. *Si divinitatem alicubi inhabitare credas, an putes, eam alibi quam in homine inhabitare? Est profecto in homine plenitudo illa omnis et major quam unquam intellexit mundus* (Servet, *Dialog.*, I, f° 6 b).

85. *Des Paulus Burgensis Schriftbeweis gegen die Juden*, de Tollin, dans *Zöckler's Beweis des Glaubens*, 1874, juin, p. 241-246.

86. Thelemann, *Kirchenzeitung*, 1876, p. 143.

arbitre qui le mettrait en dehors et au-dessus des partis et qui le ferait méconnaître de tous; et celui d'un prophète qui parlerait du haut de l'empyrée et que personne ne voudrait entendre. Mais Servet ne pense ni aux honneurs, ni aux avantages matériels; il pense au triomphe de la vérité.

Un esprit souple et rusé qui n'aurait rêvé qu'honneurs et profits, comme le peignent les adversaires de Servet, devait être persuadé qu'il ne pouvait atteindre son but en se posant comme arbitre ou médiateur. Servet aborde les médecins en leur disant : « Dans cette question controversée, si je dois dire mon opinion, aucun des deux partis n'a saisi le point essentiel. Non pas que je m'estime d'assez haute importance pour m'ériger en juge dans cette controverse, ou que j'aie l'intention de m'exposer à l'inimitié de tous par la condamnation des deux partis. Mais pour ne refuser à personne rien de ce que j'ai reçu gratuitement et qui est de nature à profiter aux hommes, je veux maintenant exposer ce qui, dans ma conviction, s'approche le plus de la vérité[87]. » Et aux théologiens il dit à la fin : « Il est évident que je ne puis épouser en toute chose les arguments de l'un des partis, ni repousser entièrement les raisons de l'autre. Tous me paraissent avoir une part de vérité et une part d'erreur, et chacun reconnaît l'erreur de l'autre, mais ne sait pas découvrir la sienne[88]. » Pour l'amour de la vérité, l'Espagnol sacrifie amitié, honneurs, influence, intérêt et bonheur.

Ce n'est pourtant pas l'arbitre qui est monté sur le bûcher, mais le prophète. C'est le citoyen du monde à venir que ses contemporains ont brûlé. Le portrait-caractère de Servet ne peut être compris sans ce trait saillant de sa mission de prophète. Aussi devons-nous à cet égard mettre en lumière le fond de sa pensée.

Nous avons déjà vu plus haut que pour sa riche imagination

87. *De syruporum ratione*, f° 3 b.
88. *De justitia regni Christi*, 1532, p. 92.

méridionale le passé s'était transformé en un présent plein de vie. Il voit le Christ historique debout devant lui, et sur lui il attache fixement son regard. Ses paroles ne sont qu'un écho de ce qui retentit dans son âme. Irrésistiblement il se fraye un chemin pour s'approcher de plus en plus du Sauveur. Maintenant il l'a saisi dans ses bras, il se repose d'un cœur pur sur son sein; les yeux de la chair ont entraîné les yeux de l'esprit; il a vu Dieu et il l'adore. « Personne, dit Servet, ne peut croire en Dieu et l'adorer qu'en Christ; en dehors du Christ, ni le Juif, ni le Sarrasin ne peut voir ni adorer le vrai Dieu. Dès que j'élève les regards en haut[89], je vois avec la vision de Jean ce mystère caché de toute éternité qui vient à nous; je vois, dans les spéculations de Daniel, Jésus-Christ qui descend sur les nuées du ciel; je le vois qui s'avance sur le char d'Ezéchiel et au milieu des myrtes de Zacharie, et qui s'assied sur le trône d'Ésaïe. Et comme ces visions qui sont maintenant évanouies étaient l'œuvre de la sagesse divine, je suis forcé de dire avec l'Écriture que la Parole était en elles[90]. » « Moi-même qui parlais alors, me voici » (Esaïe LII). « Celui que tu vois de tes yeux, et touches de tes mains, c'est cette image divine qui a pris corps maintenant; celui que tu vois agir, parler et souffrir, c'était autrefois l'homme historique, Jésus de Nazareth; c'était celui-là même qui était Dieu, et maintenant c'est celui-là même qui est homme, et comme homme il reste Dieu, et comme Dieu il reste homme et demeure en Dieu comme auparavant[91]. » — Ce sont

89. ***Ego enim eo ipso quod oculos erigo, video Joannis visione oraculum illud ab æterno veniens, video Jesum Christum in nubibus cœli, speculatore Daniele, venientem, in quadriga Ezechielis et inter myrtos Zachariæ equitantem, et in solio Esaiæ sedentem*** (f° 116 a. *De Trinit. err.*).

90. ***Et*** *cum hoc fuerit rationis divinæ artificium, cogor dicere fuisse logon* (*Ibid.*).

91. ***Ego*** *ipse, qui loquebar, ecce adsum. Esaï. LII. Ille ipse, quem oculis* ***cernis et*** *manibus tangis, divina illa effigies est, nunc corpus : erat hoc* ***ipsum, quod*** *Deus, et nunc est hoc ipsum quod homo, et manet Deus et in* ***Deo sicut*** *antea* (*Ibid.*).

des visions divines de prophète dont Servet fut gratifié pendant qu'il lut la Bible, les yeux fixés sur le but (*Scripturæ scopus est Christus*), et qu'il mit par écrit ses pensées en priant, et qu'il frappa sans relâche (*sine missione pulsando*) aux portes du Royaume avec la clef du ciel (*Clavis est Christus*), jusqu'à ce que ces portes se fussent ouvertes pour lui. Or, ces moments d'extase, Servet ne se les attribue pas à lui-même, mais à Dieu, le Seigneur. « Car, dit-il avec Luther, en 1531, l'esprit de l'homme a toujours en lui ou l'esprit de Dieu ou l'esprit du diable, et c'est l'esprit de l'homme dont les puissances surhumaines se disputent la domination (*super hoc contingit digladiatio*), l'esprit de Dieu quelquefois ne cessant de nous avertir dans les moments même où nous souffrons sous l'action du mauvais esprit[92]. » Du passé à l'avenir il n'y a qu'un pas pour le prophète. Il voit tout présent en Dieu : car il voit tout dans l'éternité. « Et quand même, pieux lecteur, tu ne pourrais pas toujours saisir de telles visions ni comprendre le mode de génération de Jésus et la plénitude de sa divinité (*divinitatis ejus plenitudinem*) : crois seulement toujours que Jésus est le Messie qui est né de Dieu pour être ton Sauveur (*crede semper eum esse Messiam a Deo genitum salvatorem tuum*). — C'est cela seul (*unice*) que tu dois croire pour vivre en Christ. Pour moi, dit le voyant espagnol, avec toute l'ardeur dont je suis capable j'ai prié instamment (*instanter*) que l'Oint du Seigneur, qui seul doit me servir d'étendard, me fît connaître cette vérité, et j'en ai, par sa grâce, obtenu quelque peu (*aliquid*), bien que je ne sois point parfait et que je ne l'aie qu'imparfaitement saisie[93]. Paul lui-même n'en avait pas une compréhension par-

92. *Spiritus hominis semper, aut spiritum Dei, aut spiritum diaboli sessorem habet, et super hoc contingit digladiatio : nam etiam si a malo spiritu agitemur, semper tamen spiritus Dei nos aliquando monet.* (*De Trinit. error.*, f° 73 a.)

93. *Restitutio*, p. 51.

faite. Aussi bien, il s'agit ici évidemment du plus grand mystère de la piété, qui est du domaine de l'éternité, il s'agit de la manifestation divine des siècles passés (*manifestationem divinam a sæculis*)[94], qui, au temps des apôtres même n'était ni parfaitement accomplie ni témérairement divulguée[95]. L'apôtre Jean était depuis longtemps déjà sollicité par maintes prières des fidèles, et de l'autre côté il était contraint de parler par Ebion et Cérinthe, lorsque, finalement, après bien des jeûnes et des prières, il posa cette solennelle affirmation : *Au commencement était la Parole.* Il suffisait alors (*sat erat*) pour le salut, de croire que Jésus était l'Oint du Seigneur, le Messie, et, comme Messie, le Fils de Dieu, le Sauveur (*esse Messiam filium Dei salvatorem*). Par la seule confiance (*fiducia*) en ce Messie, le simple peuple devait être justifié, lors même qu'il ne comprendrait pas pleinement la divinité du Christ (*quamvis Christi divinitatem non plane cognosceret*). Aussi, comme la divinité du Christ n'était connue que d'un petit nombre de personnes (*a paucis sciretur*), à cause de la pénurie d'écrivains chrétiens (*scriptorum penuria*) et de l'ignorance de la langue sacrée (*linguæ sacræ imperitia*), la vraie tradition se perdit bientôt (*mox periit vera traditio*); la spéculation sur les lieux d'un autre monde[96] fit invasion dans la chrétienté et nous mit en lambeaux le Seigneur notre Dieu. Mais maintenant nous verrons à face découverte le Dieu qui n'a pas été vu auparavant, et nous contemplerons sa lumière resplendissant en nous-mêmes[97]. » « Certainement, dit Servet, la pleine révélation et la victoire décisive de la vérité ne commencera que dans l'an-

94. Préface des livres sur la Trinité, dans la *Restitution*.

95. *Magnum et sublime est hoc Christi mysterium, quod apostolorum tempore non temere in vulgus emittebatur.* (*Restit.*, p. 19.)

96. *Magazin d. Auslandes*, 1876, p. 333-36.

97. *Deum antea non visum, nos nunc revelata facie videbimus et lucentem in nobis ipsis intuebimur.* (Préface, *libr. de Trinit.*)

née 1585. Car, d'après l'Apocalypse de Jean (XII, 6), l'Église, après sa fuite au désert, y reste 1260 jours, ce qui veut dire prophétiquement 1260 années. Or, la fuite de l'Église commence en 325, avec le concile de Nicée, quand l'empereur Constantin se fit moine, Sylvestre pape roi[98], et que Dieu fut partagé en trois parties[99]. Depuis lors il y eut une lutte pour combattre le dragon, c'est-à-dire le pape, et de nos jours elle est plus ardente que jamais, et dans cette lutte Michel et ses anges combattent (Apoc. XII, 7), et le dragon sera vaincu. »

En véritable fils du XVI^e^ siècle [100], Servet, on ne l'ignore pas, avait calculé le nombre de la Révélation de Jean : porté de ce côté par sa prédilection pour l'astrologie, il attendait la venue du royaume de mille ans, et se voyait lui-même, Michel Servet, préfiguré dans son type et modèle l'ange Michel de l'Apocalypse (XII, 7). C'était la tendance de l'époque. Tous les réformateurs, plus ou moins, se sont occupés, d'un côté, de la fin du monde, du retour imminent du Christ et du royaume de mille ans; et, de l'autre côté, à l'exemple de Luther qui disait, en 1522 : « Je suis le prophète des Allemands! » tous ont connu dans leur vie des heures où ils se considéraient eux-mêmes comme les organes directs de la vérité et du salut, par lesquels Dieu parle à l'humanité. C'était un blasphème digne de mort que de les outrager. Aussi, plus Zwingli, Œcolampade, Bucer, Calvin, Luther et Mélanchthon dénonçaient « ces derniers temps pleins de trouble » et revendiquaient pour eux le droit des prophètes dans le nouveau royaume de Dieu, plus Servet s'indigna de ce que ces mêmes hommes signalaient ses communications avec Dieu comme une folie et sa résignation en Dieu comme une posses-

98. *Constantino imp. facto tunc monacho et Sylvestro in Papam regem converso, necesse fuit faciem orbis inverti.* (*Restit.*, p. 398.)

99. *Tripartitum Deum*, etc. (p. 22).

100. Comp. Mosheim, *And. Vers.*, p. 93 et s. — Henry, t. III, p. 125 et s. — Trechsel, I, p. 122 et s.

sion de Satan. Il écrivait à Mélanchthon : « Tu traites de fanatisme furieux des discours divins qui parlent de baptême céleste du Christ; tu t'en moques avec impudence (*impudenter*). Pour toi et pour tes amis inintelligents, le Saint-Esprit vous semble une fureur insensée [101]. » Servet, toutefois, ne se laissa pas enlever la persuasion qu'il avait d'être un prophète de Dieu, un interprète de la vérité; et il termine son livre de la *Restitution du christianisme* par ces mots : « Quelles que soient les choses que les anges puissent jamais avoir connues, ils les ont reçues de Christ, comme nous (*angeli..... sicut nos*). Aussi, béni soit-il d'éternité en éternité, lui qui a répandu (*infundens*) sa propre sagesse dans nos cœurs et qui nous a donné cette connaissance de sa personne (*hanc de se nobis cognitionem dedit*)! Bénis soient en lui ceux qui croient véritablement qu'il est le Fils de Dieu, qui de toute éternité resplendit en Dieu (*filium Dei ab æterno in Deo relucentem*), et qui règne éternellement en Dieu! Amen. Amen [102]. »

Tel est le prophète espagnol. Il s'est grandement trompé dans ses calculs, comme il arrive d'ordinaire à ceux qui jettent un regard indiscret sur l'avenir. Mais qui pourra dire qu'il ait été un prophète de mensonge? Quand on suit sans prévention le développement théologique de Servet, on peut affirmer que ses dernières doctrines ont été encore empreintes de la superstition puissante de son époque, plutôt qu'inspirées par l'incrédulité. Il s'est trompé; mais ses aspirations vers la vérité sont toujours parties d'un cœur droit et sincère. Aussi, de nos jours, bien des adversaires de Servet ont-ils cessé de l'accuser d'odieux blasphèmes et d'accointance avec le démon. Mais voulant à tout prix, dans un intérêt ecclésiastique, le flétrir comme hérétique,

101. *Fanaticos tu clamas furores, qui de cœlesti baptismo sunt divini sermones, quos tu impudenter cavillaris. Spiritus sanctus tibi et tuis animalibus insanus furor censetur.* (*Restit.*, p. 720 : *Apolog. ad Melanchth.*)

102. *Restitutio Christianismi*, p. 734.

ils ont pris à tâche de marquer d'un fer rouge l'honnête Espagnol, comme étant un homme sans principes et vulgaire.

Si, comme on l'entend généralement, être sans principes signifie égoïste et intéressé, on a suffisamment réfuté cette accusation. Servet n'est rien moins qu'intéressé. Né pour le martyre, il oublia seulement trop souvent, lui médecin, que c'était aussi son devoir d'épargner son corps et sa vie.

Si l'on prend l'expression sans principes dans le sens d'immoral, alors une infirmité corporelle qui, du vivant de Servet, et mieux encore après sa mort, n'a pu être mise en doute, brise la pointe de ce reproche [103]. Certes, au sortir de la catholique Vienne, si libre et si facile, Servet ne savait pas qu'à Genève il était l'homme le plus sévèrement surveillé de son temps. Néanmoins on n'a pu entendre sortir de sa bouche de parole équivoque qu'une seule fois, dans le but de voiler son infirmité [104], et cela dans une cité tellement asservie sous le joug de l'austère discipline ecclésiastique, que chaque cuisinier et l'hôtesse de chaque auberge servaient d'espions à Calvin. Servet donc, dans ce XVI^e^ siècle si voluptueux, devait avoir été, même dans ses plaisanteries, exceptionnellement pur pour un médecin qui avait tant voyagé. Enfin, quant à cette proposition de mariage qu'il fit à Charlieu [105], elle ne peut avoir eu rien de déshonorant, sans quoi les hommes qui recherchaient si minutieusement tout ce qu'ils pouvaient reprendre en lui, n'auraient pas manqué de l'ajouter dans leur interminable liste d'accusations : or, ils ne le firent point.

Il reste encore à répondre sans parti pris au dernier reproche généralement lancé contre le caractère moral de l'Espagnol, à savoir qu'il était menteur, téméraire et impudent, même parjure.

103. Interrog. du 23 août 1553 à Genève, rép. 18. *Calvini Opera*, VIII, col. 769.

104. Interrog. du 28 août, rép. 28. *Calv. Opera*, VIII, col. 781.

105. *Ibid.*, rép. 27.

Cette dernière accusation, de qui vient-elle? — Des théologiens. Les récits divers de nos évangiles sur Jésus n'ont pas pour les théologiens moins d'authenticité sans doute que les dépositions confirmées par serment dans la calviniste Genève. Cependant, quand on cherche scientifiquement à concilier les quatre évangiles, on voit avec évidence qu'aucun des évangélistes, ni deux, ni trois, ni même les quatre n'ont été en aucune façon menteurs parce qu'ils se contredisent l'un l'autre ou encore eux-mêmes sur des questions de lieux, de temps, etc. Et si, les documents officiels en main, on a étudié les nombreux procès criminels du siècle de Machiavel, on aura trouvé presque dans chaque procès des contradictions patentes chez les témoins les plus dignes de confiance et d'estime, sans qu'il vienne à la pensée de personne d'accuser les témoins cités d'altérer sciemment la vérité, et de recourir au mensonge ou au parjure. Or, que devait-il en être pour les accusés eux-mêmes? Je ne veux pas insister ici sur l'inconcevable légèreté des interrogatoires de cette époque, et combien les instruments de torture alors en usage, combien la froide humidité des cachots, combien l'obscurité et les supplices sans nombre pouvaient avoir troublé l'esprit et obscurci la mémoire du prisonnier. Mais je rappelle seulement à ce sujet que dans les procès criminels modernes, il est clair comme le jour que personne n'est obligé de s'accuser soi-même. Et que dira-t-on si les prétendus mensonges et faux serments de Servet se démasquent comme de pures inventions nées dans le cerveau des juges hostiles et des rapporteurs qui poussent au-delà de toute expression l'ignorance sur la vie et les pensées de l'Espagnol, inventions que les modernes investigations repoussent comme sans valeur et méprisables? Dans l'impossibilité où nous sommes donc de convaincre Servet de mensonge d'après les pitoyables rapports de ces juges de l'hérétique, qui, si Servet avait dit la vérité, seraient des meurtriers, nous devons porter sur lui le jugement qu'il portait lui-même sur son impri-

meur à Vienne : « C'est un homme d'honneur qui ne veut rien dire que la vérité[106]. »

Les actions et les propres paroles de Servet nous ont amenés à une opinion indépendante sur son caractère ; une opinion qui laisse le Moïse de Genève et l'Élie de Vienne, chacun d'eux dans la grandeur de son rôle. Le tort de Calvin a été d'être le fils le plus pieux de son siècle ; le tort de Servet a été de devancer le sien. Et s'ils sont hérétiques ceux qui restent attachés aux vieilles traditions, après que l'Église a triomphé de son propre passé, celui-là aussi est hérétique, dans un autre sens, qui ébranle les fondements de la foi de son temps, pour élever l'édifice de l'avenir avec des pierres nouvelles et plus solides. Michel Servet était un hérétique de ce genre, un péril commun pour son siècle. Et pour sauver ce siècle de l'enseignement radicalement subversif de l'Espagnol, Calvin l'a brûlé. Voilà pourquoi son siècle a félicité Calvin pour le courage, la noblesse, la piété de son action.

Servet appartient au dix-neuvième siècle. Aussi terminerons-nous en quelques traits son portrait-caractère.

Né sous le ciel de l'Espagne, d'une race noble et depuis longtemps chrétienne, d'une famille de robe ; grandi au milieu des massacres des Maures et des persécutions des Juifs ; à jamais gagné à la tolérance par les excès de l'inquisition, il eut pour maître dans la libre pensée le précepteur des princes d'Aragon ; façonné à toutes les pratiques de la piété par le confesseur de Charles-Quint ; attaché à la cour de l'empereur alors que, pour le couronnement à Bologne (novembre 1529), le cortège impérial traversait l'Italie dans un appareil et une pompe extraordinaires : il ne connut pas de plus grand événement dans sa vie que d'avoir trouvé une Bible. Dès lors, il renonce aux plaisirs, aux honneurs, à l'influence qui lui étaient assurés. Il n'a qu'une

106. Comp. *Protestant. Kirchenzeit.* 1875, p. 931-935.

seule passion, Jésus. Gagner ce Jésus et le révéler au monde entier, tel est désormais le but de sa vie. Tout ce qui s'oppose à ce Jésus, l'ami de son cœur, il le terrasse avec toute l'ardeur d'un chevalier espagnol. Le monde appartient à son ami, Jésus. Pour ce Jésus, le sauveur historique du monde, le propre Fils de Dieu, il revendique le droit de possession sur l'Église, droit que lui voudrait enlever cette frivole doctrine de la trinité scolastique, frondant également et la Bible et la raison. Grâce à l'amour de Jésus, il ne permet pas d'arrêter dans sa marche le principe de l'autorité de l'Écriture, dès qu'il est arrivé en face du Saint des Saints. Non, si jamais doctrine de l'Église doit, selon lui, être soumise à l'examen et à la revision par la sainte Écriture, c'est bien la doctrine sur Dieu et sur les trois Personnes. A cette conviction Servet entreprit de gagner tous les réformateurs les uns après les autres. Il le doit à son ami céleste, pour lequel il plaide. La réponse des réformateurs est anathème, proscription et mort. Indépendant, fier, intrépide, Servet se rit de leurs menaces. Il n'a jamais eu peur de personne, ne reconnaissant aucun pécheur pour son maître. Dès sa jeunesse, il a regardé avec fermeté la mort en face. Il est si doux de mourir pour la vérité. Devenu réformateur sans le vouloir, il a commencé son œuvre au point même où les autres s'étaient arrêtés. Mais la doctrine scolastique de la trinité est universellement acceptée. Celui qui la repousse ou la raille peut être sûr de provoquer de furieuses colères. Depuis qu'il est devenu l'adversaire de la conception traditionnelle de la trinité, Michel Servet ne pensa plus à remettre les pieds sur le sol de son Espagne bien-aimée. Richement doué, comme peu l'étaient dans son grand siècle, faisant époque dans tous les champs de recherches auxquels il touchait, il dut fuir de Bâle, de Strasbourg, de Haguenau. Lyon et Paris aussi devinrent bientôt trop étroits pour lui. Son esprit géant ne saurait être mesuré à la mesure ordinaire de son siècle. Seul, un archevêque l'a

compris, le primat de France, Pierre Paulmier de Vienne. Là encore, toutefois, Calvin ne lui laissa aucun repos. Michel de Villeneuve, dénoncé comme hérétique, est jeté dans les fers. Et lorsqu'il s'enfuit de sa prison française, il est brûlé à Genève.

Affranchi de toute autorité d'homme pécheur, comme pas un peut-être dans le XVI^e^ siècle, mais, pour ce qui regardait la doctrine biblique, consciencieux jusqu'à l'anxiété; d'une indépendance sans borne, pacifique, savant et érudit, préférant de beaucoup le silence de son cabinet de travail aux bruits tumultueux de la place publique; détestant les extrêmes; étranger à toute dispute de mots; modifiant sans cesse la forme, mais toujours ferme pour le fond; superbe dans la prospérité; dans les épreuves, se résignant à la volonté de Dieu; d'une piété ferme et naïve; catholique et enfant soumis de l'Église jusqu'à l'âge de dix-sept ans; mais depuis qu'il eut trouvé la Bible à Toulouse, serviteur dévoué de l'Écriture jusqu'à la mort; évangélique affranchi de ses chaînes; jamais protestant, mais jamais non plus partisan de l'idolâtrie papale : Michel Servet-y-Revès, le Navarrais de famille aragonaise, s'est attiré l'inimitié de tous, les uns après les autres, par son radicalisme absolument libre et indépendant, ressortissant de la Bible seule. Consacrant à la santé du peuple sa vie et ses soins et lui venant largement en aide; soucieux du bonheur éternel même des dernières couches sociales (*vetulæ, lippi, tonsores*), il n'a pu rester nulle part, à l'exception de Vienne, plus d'une année, sans voir le bûcher se dresser devant lui : esprit salamandre dont le feu est le véritable élément. Se suffisant à lui-même dans la force qu'il avait reçue de Dieu; franchissant les bornes traditionnelles au milieu desquelles il s'est trouvé, soutenu par cet esprit royal qui le domine; habitué à atteindre son but sans effort et rassasié de vie, il ne demande rien au grand monde désert qui l'entoure, ce lion d'Aragon agenouillé aux pieds de Jésus. Plein d'originalité

et de génie, soit pour l'invention, soit pour les découvertes ; abandonné, insulté, méconnu de ses contemporains; n'ayant jamais réussi dans son propre siècle, si ce n'est que son « Traité sur les sirops » a eu cinq éditions, et son « Ptolémée », deux : Michel Servet, grâce à sa bonne conscience, se sentait d'autant plus près du ciel que la terre s'empressait de le repousser. Observateur plein de sagacité dans toutes les sciences, hier élève, aujourd'hui professeur, demain maître et modèle, il n'a jamais eu de plus haute ambition que d'étudier la Bible. Son zèle ardent pour la recherche de la vérité dans toutes les religions, chez Zoroastre, Moïse, Trismégiste, Platon, Christ et Mahomet; sa droiture, sa loyauté en toute chose, son courage viril en face des plus grands dangers; sa vie chrétienne sans affectation, sans fadeur ni sombre mélancolie, mais plutôt franche, ouverte et honnête : tout nous le montre comme étan lui-même le véritable juge devant les tribunaux où il dut comparaître; et ce juge voyait plus loin que la motte de terre sur laquelle son pied laissait son empreinte; plus loin que le court espace de temps que mesurait le battement de son cœur ; plus loin que le petit globe terrestre auquel appartenait l'atome matériel de son corps. Le cœur tourné vers les hommes ses frères, la tête dans le ciel, les bras autour de son divin ami, Jésus, l'esprit auprès de Dieu : tel nous apparaît aujourd'hui sur l'échafaud de Genève, le pâle géant espagnol ; et du milieu des flammes il nous dit : « J'ai été rejeté par mon siècle. J'ai vécu pour la postérité. Comprends-tu ce que je voulais et pourquoi je suis mort? »

LITTÉRATURE

OUVRAGES DE MICHEL SERVET[1].

DE TRINITATIS ERRORIBUS LIBRI VII, *per* MICHAELEM SERVETO ALIAS REUES, *ab Aragonia Hispanum*, 1531 (Haguenau, Jean Cesserius (Setzer), 120 ff. petit in-8°).

DIALOGORUM DE TRINITATE LIBRI DUO, *per* MICHAELEM SERVETO ALIAS REUES, *ab Aragonia Hispanum*. Avec un appendice en quatre chapitres : *De justicia regni Christi et de charitate, capitula quatuor*, 1532 (Haguenau, Jean Cesserius, 48 ff. petit in-8°).

CLAUDII PTOLEMÆI ALEXANDRINI GEOGRAPHICÆ ENARRATIONIS LIBRI OCTO : EX BILIBALDI PIRCKEMERI TRANSLATIONE, *sed ad græca et prisca exemplaria a Michaele Villanovano, jam primum recogniti. Adjecta insuper ab eodem scholia, etc. Lugduni ex officina Melch. et Casp. Trechsel*, 1535. Grand fol.

Une seconde édition, considérablement amendée, parut en 1541 : *Lugduni apud Hugonem a Porta*. Grand fol. Bien qu'elle soit meilleure que la première édition, elle est restée presque complètement inconnue aux géographes.

BREVISSIMA APOLOGIA PRO CAMPEGGIO IN LEONARDUM FUCHSIUM, 1536. Cette vigoureuse défense du maître vénéré de Servet, le docteur Champier, contre les attaques du professeur allemand de Heidelberg, L. Fuchs, a été imprimée d'après les uns à Paris, d'après les autres à Lyon. Nous ne savons personne qui ait vu l'ouvrage. M. Tollin n'en connaît qu'une partie, mais une partie très intéressante, qu'il se propose de publier tôt ou tard.

SYRUPORUM UNIVERSA RATIO, *ad Galeni censuram diligenter expolita. Cui post integram de concoctione disceptationem, præscripta est vera purgandi methodus, cum expositione aphorismi : concocta medicari.* MICHAELE VILLANOVANO AUTHORE, *Parisiis, ex officina Simonis Colinæi*, 1537, 71 ff. in-8° et 1 page d'*errata*.

1. Nous remercions M. Tollin d'avoir eu l'obligeance de nous aider à rendre cette liste des ouvrages rarissimes de Servet aussi complète que possible.

On connaît quatre autres éditions de ce traité de thérapeutique; il y en a peut-être d'autres :

1545, *apud Vincentium Valgrisium, Venetiis;*
1546, et 1547, *apud Guil. Rovilium, Lugduni;*
1548, *apud Vincent. Valgrisium, Venetiis.*

APOLOGETICA DISCEPTATIO PRO ASTROLOGIA, 1538. Cet opuscule, qu'on croyait perdu et que même Mosheim soupçonnait n'avoir jamais existé, porte le nom de son auteur, Michel de Villeneuve, et ne compte que 16 pages non numérotées. Il est d'un haut intérêt. M. Tollin compte le publier un jour.

BIBLIA SACRA EX SANCTIS PAGNINI TRANSLATIONE, *sed et ad Hebraicæ linguæ amussim ita recognita et scholiis illustrata, ut plane nova editio videri possit. Lugduni apud Hugonem a Porta.* 1542. In-fol. *Casp. Treschsel.*

CHRISTIANISMI RESTITUTIO. *Totius Ecclesiæ Apostolicæ est ad sua limina vocatio, in Integrum Restituta Cognitione Dei, Fidei Christi, justificationis nostræ, Regenerationis Baptismi et Cœnæ Domini Manducationis. Restituto denique nobis Regno cœlesti, Babylonis impiæ captivitate soluta et Antichristo cum suis penitus destructo.* 734 pages in-8°. Sans nom de lieu ni d'auteur.

Cet ouvrage, qui le fit condamner au bûcher, avait, cependant, à la dernière page les initiales du nom de l'auteur avec la date au-dessous $\frac{\text{M. S. V.}}{1553.}$. Il fut imprimé à Vienne, en Dauphiné, par Balthazar Arnoullet; mais la presse fonctionna clandestinement dans une maison séparée de l'établissement public, du 29 septembre 1552 au 3 janvier 1553. Il fut tiré à mille exemplaires, dont il ne reste que trois : l'un, à la bibliothèque nationale de Paris, qui a dû servir à Germain Colladon, de Genève, avocat de Nicolas de la Fontaine, lequel s'était porté partie contre le docteur espagnol; les passages incriminés sont soulignés, peut-être par Calvin. Le second exemplaire se trouve à la bibliothèque impériale de Vienne, en Autriche. Le troisième a été découvert récemment par le professeur Turner; il est à la bibliothèque de l'Université d'Édimbourg. Le titre et les 16 premières pages manquent (voyez l'*Athenæum* du 27 avril 1878, p. 541, n° 2635). Le reste de l'édition fut détruit ou brûlé par ordre du tribunal inquisitorial de Vienne et des magistrats de Genève. — Une contrefaçon exacte de l'édition originale, ligne par ligne, mot par mot, a été publiée à Nuremberg, en 1791, par les soin s de Christ. Gottlieb von Murr : elle n'a été tirée qu'à un très petit nombre d'exemplaires.

OUVRAGES SUR MICHEL SERVET.

Nous ne pouvons indiquer ici les nombreux ouvrages, soit histoires de la Réformation, soit biographies de Calvin, soit histoires générales, qui parlent avec plus ou moins de détails de Servet et de ses procès à Vienne et à Genève. Nous mentionnerons seulement les biographies les plus importantes et les plus récentes du célèbre martyr.

Historical account of the life and trial of Michael Servetus, dans les MEMOIRS OF LITERATURE, London, 1711 et 1712, par M. D. L. R. (Michel de la Roche). C'est la première fois qu'étaient publiées les pièces du procès de Genève.

Cette étude historique parut bientôt en français, sous ce titre : BIBLIOTHÈQUE ANGLOISE. M. D. L. R.. Amsterdam, 1717. Première partie.

HISTORIA MICHAELIS SERVETI, thèse soutenue le 19 décembre 1727, par HENRI DE ALLWŒRDEN, sous la présidence du professeur J.-L. Mosheim. *Helmstadii*. 212 p. in-4°, avec une lettre de félicitation de Mosheim à Allwœrden, datée du 31 mars 1728. Ce travail est pourtant assez incomplet.

ANDERWEITIGER VERSUCH EINER VOLLSTÆNDIGEN UND UNPARTHEYISCHEN KETZERGESCHICHTE, par J.-L. Mosheim. *Helmstœdt*, 1748, 500 p. in-4°. Étude assez approfondie et bien supérieure à tout ce qui existait auparavant sur ce sujet.

NOUVEAUX MEMOIRES *d'histoire, de critique et de littérature*, par *l'abbé d'*ARTIGNY. Paris, 1749, t. II, in-12, p. 55-154. D'Artigny, un pseudonyme sans doute, a fait connaître le premier les actes authentiques du procès de Vienne, qui ont présenté le sujet sous un jour nouveau. Ces actes sont aujourd'hui perdus : ils ont été détruits par un incendie.

NEUE NACHRICHTEN *von dem berühmten spanischen Arzte Michael Serveto, der zu Geneve verbrannt.* — *Helsmtœdt*, 1750, in-4°. — C'est le plus faible des ouvrages de Mosheim sur Servet. Il avait promis d'en publier un sur la doctrine du docteur aragonais, mais par une raison ou par une autre il n'a pas rempli sa promesse.

DIE PROTESTANTISCHEN ANTITRINITARIER VOR FAUSTUS SOCIN, par le pasteur bernois F. TRESCHEL. 2 vol. *Heidelberg*, 1839 et 1844, in-8°. Il n'est parlé de Servet que dans le premier volume, p. 61-150. L'auteur avait en main la copie bernoise du procès de Genève, laquelle n'est ni complète, ni exacte (t. I, p. 285-320). — Aux pages 321-328, se trouve l'éloquent petit poème du Sicilien

Renato sur le bûcher de Servet contre Calvin : *Camilli Renati in Jo. Calvinum de injusto M. Serveti incendio carmen.*

Légendes et chroniques suisses. Paris, 1842, in-12. *Fragment historique sur Michel Servet*, par de Valayre. Cette étude n'a pas une grande valeur.

Relation du procès criminel intenté a Genève en 1553, contre Michel Servet, par A. Rilliet de Candolle, 1844, in-8°, 160 p., dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. III. — Exposition magistrale du côté genevois du sujet et qui présente des aperçus nouveaux pleins d'intérêt.

Michel Servet, par E. Saisset ; deux articles dans la *Revue des deux mondes*, 1848, p. 585-618 et 817-848. Étude sympathique, mais superficielle du grand penseur espagnol et de sa doctrine philosophique et religieuse.

Servetus and Calvin, *a Study of an important epoch in the early history of the reformation*, by R. Willis M. D. London, 1877, grand in-8 de 511 pages. L'exactitude historique laisse beaucoup à désirer, surtout pour la jeunesse de Servet; mais les grandes découvertes physiologiques du médecin espagnol sont exposées avec connaissance de cause par le docteur anglais.

Procès de Michel Servet, dans l'*Histoire du peuple de Genève*, par Amédée Roget, t. IV, 1re livraison. Genève, John Jullien, 1877. In-12 de 159 pages. Travail consciencieux, d'un jugement sûr, très complet pour ce qui regarde les procès de Vienne et de Genève.

La grande publication des *Calvini Opera*, par MM. les professeurs de Strasbourg Baum, Cunitz et Reuss, consacre la plus grande partie du tome VIII à la reproduction des actes des procès de Vienne et de Genève, et de bien des lettres ou documents qui font suffisamment connaître la question et permettent au lecteur de porter un jugement personnel et indépendant. Le dossier est à peu près complet Cette belle édition s'imprime à Brunswick, chez Bruhn, successeur de C. A. Schwetschke et fils : le tome VIII est de 1870.

Signalons aussi les *Notices généalogiques sur les familles genevoises*, par J.-A. Galiffe, 3 vol. in-8. Genève, 1831-1836. Voyez, tome III, la lettre du syndic J.-L. Calandrini au pasteur J. Vernet (19 octobre 1757), où il est dit : « Calvin n'est pas excusable. » On ne saurait le justifier « d'avoir été l'instigateur du procès fait à Vienne contre Servet. » — Cette lettre et d'autres relatives à ce point d'histoire ont été publiées par J.-B.-G. Galiffe (*D'un siècle à l'autre*, Genève, 1877. J. Sandoz, t. I, p. 86-97).

Notons enfin, pour être complet, deux brillants articles du pasteur Alexandre Gordon, de Belfast, dans la *Theological Review* de Londres (livr. d'avril et de juillet 1878); et une étude sur *Micelh Servet d'après les plus récents biographes*, par Charles Dardier, pasteur à Nîmes, dans la *Revue historique* (livr. de mai-juin 1879).

OUVRAGES DE M. TOLLIN SUR SERVET[1].

Nous mettons à part ces ouvrages, dont la liste est déjà considérable et qui révèlent avec une érudition de premier ordre et une indiscutable autorité, l'universalité de génie et la profondeur de foi chrétienne du supplicié de Champel.

1. Zur Servet-Kritik, dans *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie* de Hilgenfeld. Leipzig, 1878, p. 425-463, in-8.

2. Servet's Kindheit und Jugend, dans *Zeitschrift für die historische Theologie* de Kahnis. Gotha, 1875, p. 546-616, in-8.

3. Die Beichtvater Kaiser Karl's V, dans *Magazin für die Literatur des Auslandes*. Berlin, 1874, p. 201-204, 230-233, 259-262, in-4.

4. Toulouser Studentenleben im Anfang des 16 Jahrhunderts, dans *Historisches Taschenbuch* de Raumer. Leipzig, 1874, in-8.

5. Michael Servet's Toulouser Leben, dans *Zeitschrift f. wissensch. Theol.* 1877, p. 342-396, in-8.

6. Servet und die Bibel. Même recueil, 1875, p. 75-116, in-8.

7. Des Paulus Burgensis Schriftbeweis gegen die Juden. Gütersloh, p. 241-246, in-8.

8. Eine italienische Kaiserreise, a. 1529 und 1530, dans *Historisches Taschenbuch*, 1877, p. 51-103, in-8.

9. Servet auf dem Reichstag zu Augsburg, dans *Evangelisch-Reformirte Kirchenzeitung* de Thelemann, 1876, p. 138-176, 185-192, in-8.

10. Strasburger Kirchliche Zustände zu Anfang der Reformationszeit. Un épisode de la vie de Servet, dans *Magazin, für d. Literatur des Auslandes* 1875, p. 333-336, in-4.

11. Michael Servet und Martin Butzer, même recueil, 1876, p. 333-360, in-4.

12. Butzer's confutatio der Libri VII de trinitatis erroribus, dans *Theologische Studien und Kritiken* de Riehm et Köstlin, 1875. Gotha, p. 711-736, in-8.

13. Michael Servet als Geograph, dans *Zeitschrift der Gesellshcaft für Erdkunde* de Koner. Berlin, 1875, p. 182-222, in-8.

1. Les ouvrages de M. Tollin marqués d'un astérisque ont été publiés à part.

14. Wie Michael Servet ein Mediciner wurde avec un « supplément » de Al. Göschen, dans *Deutsche Klinik* de Göschen, 1875. Stuttgart, p. 57-59, 65-68, in-4.

15. Des Arztes Michael Servet Lehrer in Lyon, Dr. Symphorien Champier, dans *Archiv für pathologische Anatomie und Physiologie*, de Rud. Virchow. Berlin, 1874, p. 377-382, in-8.

16. Buchdrucker-Stricke in Lyon in der Mitte der 16 Jahrhunderts, dans *Magazin für die Literatur des Auslandes*, 1875, p. 99-101, in-4.

17. Michael Servet's Sprachkenntniss, dans *Zeitschrift für lutherische Theologie* de F. Delitzsch et Guericke. Leipzig, 1877, p. 608-638, in-8.

*18. Charakterbild Michael Servet's. Berlin, Carl Habel, 1876, 48 p. in-8. (Cet opuscule a été traduit en anglais, 1877, et en hongrois *, 1878).

19. Die Toleranz im Zeitalter der Reformation, dans *Historisches Taschenbuch*, 1875, p. 107-137, in-8.

*20. M. Lutier und M. Servet. Eine Quellen-Studie. Berlin, Mecklenburg, 1875, 61 p. in-8.

*21. Ph. Melanchthon und M. Servet. Eine Quellen-Studie Berlin, Mecklenburg, 1876, 198 p. in-8.

22. Servet's Pantheismus, dans *Zeitschrift für wissensch. Theol.*, 1876, p. 241-263, in-8.

23. Servet's Lehre von der Gotteskindschaft, dans *Jahrbücher für protest. Theol.*, de Hase, Lipsius. Leipzig, 1876, p. 421-450, in-8.

24. Servet's Teufelslehre, dans *Zeitschrift für wissensch. Theol.*, 1876, p. 371-388, in-8°.

25. Michael Servet's Dialoge *von der Dreieinigkeit* dans *Theol. Studien und Kritiken*, 1877, p. 301-318, in-8.

26. Alexander Alesii Widerlegung von Servet's *Restitutio Christianismi*, dans *Jahrbücher für protest. Theol.*, 1877, p. 631-652, in-8.

* 27. Die Entdeckung des Blutkreislaufs *durch Michael Servet* Jena. Dufft, 1876, 81 p. in-8.

28. Ein Beitrag zur Theologie Servet's, dans *Theol. Stud. und Kritik.*, 1879, p. 111-128, in-8.

29. Servet's Lehre von der Welt, dans *Hilgenfeld's Zeitschrift*, 1879, p. 239-249, in-8.

30. Der Antichrist Michael Servet's (même Revue), 1879, p. 351-374, in-8.

*31. Das Lehrsystem Michael Servet's *genetisch dargestellt*. I^er^ vol : Les quatre premières phases de la doctrine de Servet. Gütersloh, 1876, xv et 250 p. in-8.

*32. II^e^ vol : La cinquième phase de la doctrine de Servet, 1^re^ partie. Gütersloh, 1878, ix et 232 p. in-8.

*33. III^e^ vol : La cinquième phase de la doctrine de Servet, 2^e^ partie. Gütersloh, 1878, xv et 319 p. in-8.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

APPENDICE

Le tirage de l'opuscule qui précède était déjà fait, sauf la couverture, lorsque nous avons appris que M. le docteur Achille Chéreau avait lu, le 15 juillet, dans la séance annuelle et publique de l'Académie de médecine de Paris, un mémoire dans lequel il contestait à l'Espagnol Michel Servet l'honneur d'avoir découvert la petite circulation du sang, pour reporter cet honneur sur Realdo Colombo, de Crémone. Nous avons attendu d'avoir en main le texte complet de ce mémoire[1] pour pouvoir le juger en connaissance de cause. Or, après l'avoir lu, nous gardons entière l'opinion que nous avons sommairement émise sur ce point dans une étude sur Servet (*Revue historique*, mai-juin 1879). Nous persistons à croire, avec M. Tollin et bien d'autres, que l'auteur de la *Restitution du Christianisme* a fait la plus grande découverte physiologique des temps modernes. Nous nous sommes donc empressé, sur la demande de l'éditeur d'écrire le présent appendice. Aussi bien n'est-ce pas une question d'anatomie ou de science médicale que nous avons ici à débattre, mais une question d'histoire; et pour avoir le droit d'émettre un avis à cet égard, il suffit, croyons-nous, de recueillir autant que cela est possible les divers éléments de la question et de ne poursuivre d'autre intérêt que celui de la vérité.

L'honorable auteur du mémoire déclare (p. 15) que Servet « a connu la circulation pulmonaire » et qu' « il l'a décrite avec une exactitude presque complète » dans un ouvrage publié en 1553. Le doute était impossible, en effet.

Nous nous permettons de croire toutefois, contrairement à ce que dit M. Chéreau (p. 15), que Michel Servet a parlé le premier de l'imperméabilité de la cloison médiane : « La communication entre les deux ventricules, dit-il, se fait, non par la paroi du milieu du cœur, *comme on le croit vulgairement*, mais avec un art infini par le ventricule droit du cœur, après que le sang subtil a été mis en mouvement par un long circuit au travers des poumons. » Et un peu plus loin il redit que la cloison mitoyenne n'est pas propre à cette communication, *parce qu'elle est dépourvue de vaisseaux et n'a aucune facilité quelconque*. Il est vrai qu'il ajoute : « Alors même que quelque suintement pût se produire[2] ! » Mais cette phrase incidente n'est qu'une politesse à l'égard de son

1. *Histoire d'un livre. Michel Servet et la circulation pulmonaire*. Paris, G. Masson, 1879.

2. *Licet aliquid resudari possit.*

vénéré maître Galien, dont il s'écarte ici complètement. Et s'il fallait donner à ces quatre mots une interprétation plus rigoureuse, nous rappellerions un fait que le savant bibliothécaire de la faculté de médecine de Paris sait mieux que nous, profane, à savoir : que le cloisonnement des oreillettes, qui ne commence guère que vers la fin du deuxième mois de la vie intra-utérine, n'est pas tellement absolu qu'il n'y ait assez fréquemment quelque communication entre la saillie de l'anneau de Vieussens et la lame qui constitue la fosse ovale, vestige du trou de Botal[3].

Serait-il vrai, d'ailleurs, que Servet colore en *jaune* le sang qui a passé à travers les poumons pour revenir au cœur? Nous ne le croyons pas. Le mot *flavus* dont il se sert veut dire également rougeâtre, rouge clair, par opposition au rouge noirâtre : ne dit-on pas *flavus pudor?* et il ne faut pas lui attribuer « une aberration inconcevable » (p. 30) dont il est bien innocent.

Mais nous avons hâte d'abandonner ce terrain qui n'est pas le nôtre. M. Chéreau avoue que Servet a connu la petite circulation : cela doit nous suffire. Il l'accuse seulement d'être « le copiste » de Realdo Colombo (p. 30). Or quelles preuves apporte-t-il qui doivent faire peser une telle accusation sur l'auteur de la *Restitution?* Nous n'avons trouvé dans son mémoire, sur ce point spécial, que des hypothèses s'échafaudant les unes sur les autres et ne reposant sur aucun fondement solide.

L'ouvrage de Colombo, *de Re anatomicâ*, où se trouve exposé le véritable cours du fluide nourricier, a paru en 1559, six ans après le livre de Servet. Pour avoir le droit de prétendre que l'Espagnol a été le plagiaire de l'Italien, il faut donc établir de deux choses l'une : ou bien que Servet a pris au vol en quelque sorte cette grande découverte dans les leçons faites par Colombo et auxquelles il aurait personnellement assisté, ou bien qu'il l'a apprise indirectement par des élèves de Colombo.

Voyons la première alternative. Servet aurait-il suivi les leçons du grand anatomiste italien? — Non; rien ne prouve qu'il l'ait jamais vu, jamais entendu. Rien ne prouve qu'il ait jamais mis les pieds en Italie, sinon durant les six à sept mois du voyage de Charles-Quint dans le nord de la péninsule, alors que l'empereur allait se faire couronner à Bologne par le pape Clément VII (du 12 août 1529 à la fin de mars 1530). Il était page ou secrétaire du docteur Quintana, chapelain, et depuis la fin d'avril 1530 confesseur de l'empereur. Il avait alors dix-huit ans et ne s'occupait pas le moins du monde de médecine. Son service, très assujettissant, le retenait d'ailleurs jour et nuit auprès de son maître. Et dans le cas où il lui aurait pris fantaisie d'assister à quelques leçons d'anatomie, aurait-il pu satisfaire sa curiosité? Les cours publics ne devaient-ils pas être suspendus partout où passait le cortège impérial? Et si, par impossible, il avait pu s'asseoir une ou deux fois sur les bancs d'une école de médecine dans quelque ville italienne, est-il croyable que, précisément à ce moment-là, il aurait eu la bonne fortune d'assister à une leçon où le professeur aurait fait cette révélation

3 *Nouv. élém. d'anatom. descript. et d'embryologie*, par H. Beaunis et A. Bouchard Paris, 1888, p. 364 et 996.

physiologique? Et ce professeur serait resté trente à quarante ans avant de lancer cette révélation *urbi et orbi*? Dans tous les cas, et nous devons rendre attentif à ce fait en le soulignant, *le révélateur n'aurait pu être Colombo*, car celui-ci ne donna un cours à Padoue qu'en 1540, sur la recommandation de son maître Vésale, qui avait été condisciple de Servet à Paris, et il n'occupa la chaire de chirurgie et d'anatomie qu'à partir de 1544, après le départ de Vésale pour l'Espagne [4].

On le voit, nous nous heurtons à une série d'impossibilités qui renversent l'hypothèse de M. Chéreau. Au reste, il l'a compris lui-même, car il fait revenir Servet en Italie « vers 1540 » (p. 32). Il oublie qu'il a dit (p. 22) que « depuis l'année 1539 jusqu'à l'année 1542 » Servet était correcteur d'imprimerie à Lyon. Il était à cette époque surtout à Charlieu où il a pratiqué *trois ans* la médecine d'après sa propre déclaration. L'Espagnol pouvait-il être en même temps en France et en Italie? Il est même question (p. 33) de « ses passages » dans ce dernier pays. Or, quelles raisons y a-t-il à ces pérégrinations incessantes? Il n'y en a qu'une : l'auteur du mémoire en a besoin pour que Servet rencontre Colombo quelque part dans la péninsule italique. Il nous semble que l'histoire doit avoir de plus sévères exigences.

La seconde alternative serait-elle mieux fondée? Servet aurait-il pu apprendre de quelque disciple de Colombo le véritable cours du sang dans la petite circulation? Nous savons par les registres de la faculté de médecine de Paris que Servet, en 1537, dépêcha auprès du doyen Jean Tagault « quelques Italiens » avec mission « d'apaiser le tumulte » provoqué parmi les médecins de la capitale par les leçons de l'Espagnol sur l'astrologie. Mais personne ne sait si ces Italiens connaissaient la grande nouveauté physiologique; personne ne sait s'ils ont parlé avec l'étudiant incriminé d'autre chose que de sa cause pendante au parlement. Il est donc sage de ne pas remplir à sa guise cette page blanche : on sortirait des données positives de l'histoire pour entrer dans le pays des chimères. « Qui sait » d'ailleurs, dirons-nous en retournant la phrase de M. Chéreau (p. 33), « qui sait » si Michel Servet n'a pas fait à ces Italiens des révélations à ce sujet au lieu d'en recevoir de leur part? Dans tous les cas, et nous pouvons encore souligner ce renseignement, *ces Italiens ne pouvaient être les disciples de Colombo*, puisque celui-ci ne commença à enseigner que trois ans plus tard, et qu'il était lui-même à ce moment-là auditeur de Vésale à Padoue (*auditor atque etiam sectator*) [5].

En vain objecterait-on que Colombo avait « *écrit* son livre bien avant l'année 1555 » (p. 32). Ce n'est pas ainsi qu'il s'exprime lui-même, et les mots ont ici leur importance : il dit seulement dans la dédicace de son ouvrage à Paul IV, (élu pape le 23 mai 1555 et mort le 18 août 1559), qu'il l'avait *commencé* plusieurs années auparavant [6]. Il n'a donc mis la dernière main à son œuvre que plus tard. Nous avons même le droit de penser que Colombo n'écrivit les pages relatives à la merveilleuse découverte qu'après qu'il eut connu le livre imprimé

4. Voy. Papadopoli, *Hist. gymnasii patavini*, t. I, p. 318.
5. *Ibid.*
6. *Quod abhinc multos annos inchoaveram.*

ou manuscrit de l'Espagnol. C'est ce que nous allons chercher à établir.

Il y a dans la vie de Servet bien des points obscurs et qui ne seront éclaircis sans doute que dans le cas où l'on découvrirait sa correspondance avec les médecins de la Vau, Rivoire, Champier, Montanus, avec le savant Santes Pagnini, le comte Charles de l'Estang, etc. Mais il est des points sur lesquels la lumière nous semble faite et qu'on ne pourra modifier qu'en produisant à l'appui d'irréfutables preuves. Aussi notre surprise a-t-elle été grande quand nous avons lu dans le mémoire (p. 18) qu'« en 1531 » Servet était allé « en France, bien décidé à y étudier la médecine ». Il n'y alla que deux ou trois ans plus tard, et il ne prit goût à la médecine qu'en 1534, en corrigeant les épreuves des ouvrages de Symphorien Champier, de Lyon, l'une des célébrités médicales de l'époque[7]. En 1531 il s'occupait de théologie et cherchait à gagner à sa manière de voir Mélanchthon, Bucer, Capiton, Œcolampade.

Sur quelle autorité s'appuie encore M. Chéreau quand il prétend (p. 32) que, « selon toute probabilité » Servet était « à Padoue vers 1540, pour s'y faire recevoir docteur » ? Nous savons de très bonne source, car c'est de la bouche même de Servet, qu'il a été reçu docteur à Paris. Le procureur général de Genève, Claude Rigot, dans son réquisitoire, avait demandé au prisonnier « soubz quels medecins il a esté faict docteur et a quel lieu, et qu'il face foy de ses letres » ; et Servet répond[8] « qu'il a estudié soubz laques Silvyus, Guiterius Andernachus, Fernel *et a encore les signatures deulx* et que ses letres sont demorées à Vienne[9] ». Comme il n'avait aucune espèce d'intérêt à cacher la vérité sur ce point, nous ne voyons aucune raison valable pour contester cette déclaration, faite après serment.

M. Chéreau rabaisse à plaisir le caractère et le talent de Servet. Il a son but : il veut arriver à prouver que « cet esprit passionné, chimérique, agressif, comme fiévreux » (p. 21), n'a pu faire une aussi grande découverte. Il invoque surtout le témoignage du doyen de la faculté de médecine de Paris, qui, dans les registres de la faculté, raconte à sa manière le procès intenté à l'Espagnol (*Villanovanus*) par les docteurs médecins de la capitale.

Mais cette narration est-elle rigoureusement exacte ? En qualité de « demandeur et requérant » contre Servet, le doyen était trop intéressé à le noircir pour qu'il ne doive pas nous être un peu suspect. Il existe, heureusement, une pièce plus officielle, plus impartiale : c'est le protocole même du procès consigné dans les registres du parlement et reproduit par C.-E. du Boulay, historien de l'Université de Paris[10]. Or, la comparaison de ces deux documents nous autorise à dire que le doyen n'a donné qu'une idée peu juste et fort incomplète du procès et du jugement de la Cour. L'avocat de l'inculpé, bien loin de ne pouvoir « rien dire pour défendre son client », comme le prétend le doyen (p. 21), fit au contraire une défense qui nous a paru victorieuse. Il affirma (et son affirmation ne fut point contestée) que le jeune étudiant n'avait pas dit un « *seul mot de l'astrologie judiciaire* », et il prit à témoins « plusieurs

7. Voy. les ouvrages 14 et 15 de Tollin dans la bibliogr. qui précède, p. 55.
8. *Calv. Opera*, VIII, 776.
9. *Ibid.*, 780.
10. Bulaeus, *Hist. Universit. Parisiens.*, t. VI, p. 331-334, Paris, 1673.

escholiers qui l'ont ouy ». C'était là l'accusation capitale, et si elle eût été prouvée, le bûcher attendait le coupable, en vertu d'un passage étrangement interprété d'Ésaïe, ch. 47. L'avocat rappela que Servet, « cité par devant l'inquisiteur de la foy, comme s'il eust esté suspect de mauvaise doctrine... avoit comparu et respondu et monstré qu'il estoit aussi bon chrestien que ceux qui le poursuivoient ». Il ne craignit pas de dire que la faculté de médecine avait « procédé merveilleusement légèrement *pro dignitate tanti collegii*, contre le dit Villanovanus ».

Quel était donc le vrai motif de la dénonciation? Le voici : l'écolier avait manqué de respect aux docteurs de la faculté dans un cours public qu'il donnait et qui avait du succès, bien qu'il ne fût pas gratuit. Parlant « de l'astrologie qui concerne les choses naturelles » (nous dirions aujourd'hui de l'astronomie et de la météorologie), il avait dit, avec quelque jactance, nous en convenons, « qu'il estoit nécessaire aux médecins de la sçavoir ».

Il est vrai qu'à la science astronomique l'ardent Aragonais, emporté par son imagination et son mysticisme, voulait qu'on joignît « la connaissance de l'influence des astres ». Dans l'*Apologie* qu'il publia alors pour se défendre, il prétendait qu'une prochaine éclipse de Mars par la lune annonçait de grandes catastrophes, des guerres, des pestes, de terribles persécutions dont l'Église aurait à souffrir. « Toutefois, dit son avocat, ne veut dire que, *par nécessité*, il doive ainsi advenir, car *Dieu est par-dessus*, et ainsi l'entend. Et aussi pour le montrer, a après dit, *quod Deus avertat !* » Mais ces inoffensives rêveries, qu'il laissa du reste complètement depuis lors, étaient assez goûtées à cette époque par les esprits les plus éminents. Calvin, l'austère Calvin, n'enviait-il pas à son ami Daniel (1530) un livre d'astrologie que celui-ci possédait[11]? et ne voit-on pas dans plusieurs passages de son commentaire sur le traité de Sénèque (1532) qu'il avait étudié cette science? Mélanchthon aussi, le pieux et savant ami de Luther, n'a-t-il pas été toute sa vie curieux d'astrologie et même de chiromancie[12]? Rabelais enfin, le prêtre philosophe dont personne ne contestera la haute et primesautière intelligence et auquel on va élever une statue, n'a-t-il pas publié à Lyon, en 1533, un « Almanach des Pronostications », et ne signe-t-il pas « François Rabelais, docteur en médecine et *professeur en astrologie* »? Il publia même de nouveaux almanachs en 1535 et en 1541.

Au reste, dans le jugement qui fut rendu par la Cour suprême et dont le doyen ne rapporte que ce qui lui convient, Servet put continuer « si bon luy semble, de faire profession de l'astrologie en tant que touche la connaissance de l'influence des corps célestes, pour le regard de la disposition du temps et des autres choses naturelles; mais sans toucher aux choses par lesquelles l'on puisse juger *particulares influxus* des corps célestes ». Servet dut apporter au greffe les exemplaires qui restaient de son *Apologie*. Et tout en lui enjoignant de « porter révérence et obéyssance, tels que *un bon et notable disciple* doit à ses maistres et précepteurs, » la cour *enjoint aussi à ladite Faculté et doc-*

11. *Invideo tibi Fusium* (Frisium) *Astrologum* (*Corr. des Réf.*, par A.-L. Herminjard, t. II, p. 290; Genève, 1868.)

12. Voy. sa vie, par Joach. Camerarius, édition de Strobel, Halae, 1777, p. 79.

leurs en icelle traitter doucement et amiablement le dit Villanovanus, comme les parens leurs enfans ».

Nous rendons le lecteur attentif à cette dernière injonction du parlement : elle prouve que celui-ci n'épousa pas aveuglément la querelle des susceptibles docteurs, car il leur fait à eux aussi la leçon et leur ordonne de traiter avec déférence et affection l'écolier étranger qu'ils avaient traîné à sa barre.

Aussi bien, ce jeune homme de vingt-six ans qui mettait en émoi la faculté de médecine de Paris n'était pas un écolier ordinaire. Il avait déjà publié un traité de thérapeutique dont cinq éditions au moins, en onze ans, attestent la valeur scientifique et pratique. Il avait vu un auditoire nombreux et choisi se presser aux leçons publiques qu'il avait données et qui venaient d'être interdites. Et l'un de ses professeurs, Günther d'Andernach, dans un ouvrage de médecine qu'il publiera à Bâle peu de temps après (1539), fera de lui et d'André Vésale, qui avaient été ses préparateurs pour ses leçons d'anatomie, un éloge sans restriction ; il dira de Servet en particulier que celui-ci « l'avait assisté habituellement pour ses dissections, qu'il était très distingué (*ornatissimus*) dans tous les genres de littérature et qu'il ne le cédait à personne pour la connaissance de la doctrine de Galien ». Ce préparateur si habile, si zélé, n'était-il donc pas capable, tout « passionné et fiévreux » qu'il était, de faire par lui-même la découverte de la petite circulation ?

Nous posons cette autre question : est-il croyable, est-il possible qu'un écolier de cette valeur, dont le parlement et l'un des professeurs parlent en si bons termes, ait été « rejeté du sein de la compagnie de la rue de la Bûcherie... et exclu pour toujours de la faculté » ? (p. 19). Est-il croyable, est-il possible qu'il ait été « obligé de renoncer pour toujours aux grades scolaires délivrés par la première école du monde » ? Le texte du jugement n'en dit rien ; la relation même du doyen, cependant si partiale, nous l'avons vu, n'en dit rien. Un fait aussi capital que l'expulsion de la faculté n'aurait certainement pas été oublié. Or, s'il n'a pas été mentionné, c'est qu'il n'existait pas.

Le nom de Servet, objecte M. Chéreau (p. 22), ne se retrouve pas dans les registres des gradués de ce temps. Nous l'avouons franchement, cette lacune, que M. Tollin a ignorée, enlève à notre preuve un élément de force. Mais doit-elle avoir plus de poids que la solennelle affirmation de l'Espagnol dans son interrogatoire de Genève ? Ne s'expliquerait-elle pas peut-être par l'éclat de son procès et la mauvaise humeur provoquée par le résultat de ce procès chez ceux qui l'avaient poursuivi et qui tenaient les registres ? Dans tous les cas, s'il n'a pas été docteur, il a montré qu'il était digne de l'être. Combien peu d'étudiants en médecine pouvaient se réclamer, comme lui, d'un cours donné, d'un ouvrage apprécié par les bons juges, et d'une attestation publique de sagacité et de science octroyée spontanément par l'un de ses maîtres ! En vérité, plutôt que d'accepter le voyage absolument impossible de Servet en Italie « vers 1540 », nous préférerions supposer qu'il ne prit nulle part le doctorat, et qu'il reçut simplement un certificat d'études signé par ses trois professeurs Sylvius, Günther et Fernel. Cette supposition toutefois est peu vraisemblable, car elle impliquerait qu'à Charlieu il a exercé la médecine sans avoir ses grades ; elle impliquerait aussi que l'archevêque de Vienne, qui avait été son auditeur à Paris,

et qui l'avait attiré dans sa ville épiscopale et le logeait dans son palais, avait confié sa personne, sa santé et sa vie à un novice qui n'aurait pas même été simple bachelier en médecine.

Au reste, si Servet était allé chercher son bonnet de docteur à Padoue, comme le veut M. Chéreau, son nom devrait se trouver sur les registres de cette faculté. Si nous en avions le temps nous pourrions nous en enquérir. Mais à défaut d'informations actuelles nous avons celles de Papadopoli, qui a consacré un gros in-folio à l'histoire de cet illustre gymnase[13]? Il a eu en main tous les registres officiels; il y fait souvent allusion, notamment dans sa courte biographie de Colombo (t. I, p. 318); il a même fouillé dans les archives privées, et il a été aidé dans ses recherches par le chancelier Barthélemy Sellarius; il ne s'est chargé qu'à cette condition de cette grande œuvre historique qui lui a pris cinq ans de constants labeurs[14]. Or, dans le long catalogue qu'il nous donne des élèves (*alumnorum*) de cette école célèbre, nous avons cherché en vain le nom de Servet ou de Villanovanus. Et ici l'absence de son nom a une tout autre portée que dans le registre des gradués de la faculté de Paris, car il ne s'agit, à Padoue, que de sa présence, de son inscription dans le registre d'immatriculation.

Faut-il relever, en passant, quelques autres assertions inexactes qui ont échappé à M. Chéreau? Il dit (p. 17) que Servet aurait « commencé (en 1529) son apprentissage de la vie en Italie, *alors travaillée par le Socinianisme* ». Comment les Socin auraient-ils pu avoir alors des disciples, en Italie ou ailleurs, puisque Lélio n'avait que quatre ans, et que son neveu Fauste ne naîtra que dix ans plus tard? En réalité, Servet a été non l'élève, mais le maître des deux célèbres Siennois et de bien d'autres Italiens qui adoptèrent et propagèrent ses idées antitrinitaires et qui souffrirent pour elles : Blandrata, Gribaldi, Camille Renato, Bernard Ochino, Gentilis, Paul Alciati, etc.

Il n'est pas exact non plus de dire (p. 18) qu'il y eut « *tant* de malheureux » jetés dans les flammes par François Ier pour les idées professées par l'Espagnole dans son premier ouvrage : *de Trinitatis erroribus*, 1531. Parmi les nombreux martyrs de cette époque, et même de tout le XVIe siècle, il n'y eut pas un seul, nous disons *un seul* négateur de la Trinité. S'ils avaient nié ce dogme, si cher à tous les réformateurs, ils auraient encouru leurs malédictions et n'occuperaient pas une si belle place dans le martyrologe de Crespin.

Nous devons aussi relever une assertion absolument fausse de M. Chéreau (p. 22) au sujet de la nouvelle édition de la Bible latine de Santes Pagnini, qui parut à Lyon en 1542. « Servet, dit l'auteur du mémoire, *ne manqua pas d'ajouter à chaque page des gloses contraires à la religion*. Calvin lui reproche amèrement cet acte qu'il qualifie de frauduleux, ces gloses ayant été mises sans

13. *Nicolai Comneni Papadopoli Historia Gymnasii Patavini... cum Auctorio de claris Professoribus tum alumnis ejusdem*. Venetiis, apud Sebastianum Coleti. 2 tomes, in-fol.

14. « *Ea* (*decreta*) *non alia conditione recepimus, quàm ut adesset qui dicenda, scribenda, colligeret, qui excussis scriniis privatis, actabulariis publicis, ea promeret in quibus quasi nervis atque ossibus posset historia consistere.* » *Prefat.* L'auteur connaissait les conditions d'une bonne histoire. — Nous remercions M. Théophile Dufour de nous avoir signalé cet ouvrage à la bibliothèque publique de Genève.

l'autorisation de l'éditeur. » Nous renvoyons, pour une réponse plus complète, à notre étude sur Servet (*Revue hist.*, x, p. 35). Nous disons ici seulement que pour juger cet ouvrage auquel l'Espagnol collabora, il faut lire l'ouvrage même, et non s'en rapporter aux récriminations haineuses dont Calvin poursuivit sa victime au lendemain de son supplice. Dans le procès de Genève, alors que Servet était là pour se défendre, on ne releva que les annotations mises à trois passages d'Ésaïe. Servet contestait que ce qui est dit en particulier dans le chapitre LIII « quant à l'histoire et à la lettre » dût être attribué à Jésus-Christ [15]. Cette opinion n'est-elle pas aujourd'hui celle de tous les théologiens de quelque valeur et profondément religieux?

Et maintenant est-il bien difficile de montrer que l'Espagnol, bien qu'il n'eût séjourné en Italie que les quelques mois du voyage de Charles-Quint pour son couronnement, avait de nombreux partisans dans la péninsule et que ses livres y étaient lus et compris? Ces preuves nous seront fournies par ses adversaires eux-mêmes. Ainsi Mélanchthon écrivit au Sénat de Venise en 1539, pour le prémunir contre les opinions détestables de l'hérétique. Il savait donc que Servet y était connu et goûté. Dans le livre que Calvin composa en latin et en français au lendemain de la mort du martyr, il est dit que plusieurs Italiens avaient « esté seduicts des erreurs de Servet »; ils pouvaient être fort opposés les uns aux autres en bien des points; mais l'accord était parfait sur le point spécial de la Trinité, et ils ne craignaient pas de « s'avouer disciples de Servet ». Calvin savait donc qu'ils avaient été « infectés de cette contagion [16] ». Aussi, dans le réquisitoire génevois, est-il demandé au prisonnier « s'il n'a pas escrit plusieurs letres et epistres touchant icelle doctrine à plusieurs et à quels personnages, mesmes en Italie »; « dernièrement, quand il a esté pris en oeste cité, s'il ne venoit pas d'Italie, s'il n'a pas esté à Venise et Padoue ou passé les montz depuis qu'il est eschappé des prisons de Vienne [17] ». Le procureur général savait donc qu'en Italie et particulièrement à Venise et à Padoue l'auteur de la *Restitution* avait des partisans dévoués.

Michel Servet, toutefois, n'avait pas besoin d'aller personnellement en Italie pour s'y faire des disciples. Ses livres, manuscrits ou imprimés, y sont allés pour lui et ont gagné de nobles cœurs à son opinion.

Quant aux manuscrits, on sait qu'il a envoyé à Calvin, en 1546, une copie autographe de sa *Réstitution*, copie qu'il lui redemanda vainement et qui fut la principale cause de sa condamnation à Vienne; car les passages visés par les inquisiteurs sont tirés, non du livre imprimé, mais de la récension antérieure manuscrite qui présentait quelque différence de rédaction [18]. Il en envoya aussi une copie à Mélanchthon. Or, s'il a envoyé à des adversaires des copies manuscrites de son livre, on peut croire qu'il en aura aussi expédié à ses amis de l'Italie septentrionale.

15. *Calv. op.*, VIII, 745.
16. *Calv. op.*, VIII, 459. *Ex diametro inter se discedere. — Serveti discipulos esse profitentur. — Tabe ista infectos.*
17. *Ibid.*, 776 *et* 778.
18. *Ibid.*, 847, n.

Tout nous autorise, d'ailleurs, à penser que les pages de son livre imprimé dans lesquelles il est question de la circulation du sang se trouvaient déjà dans les copies manuscrites de cette époque. Il n'a pu omettre cette admirable description du corps de l'homme dans lequel le Saint-Esprit exerce son action comme dans un temple divin (car c'est dans le chapitre sur le Saint-Esprit que se trouve le fameux passage). Cela faisait trop intimement partie de son système théologique pour qu'il l'ait négligé. Ce n'en était pas, en effet, une simple broderie, c'en était le tissu même.

Cette hypothèse est pleinement confirmée par un fait indéniable. Parmi les incomparables trésors de la Bibliothèque nationale de Paris, se trouve un de ces précieux manuscrits, qui porte sur le papier jauni de sa vieille couverture le nom d'un contemporain de Servet : Cælius Horatius Curio, *hujus libri possessor*. Ce Curio, libraire de Bâle et copiste du manuscrit, est le fils du célèbre Cælius Secundus Curio, qui avait fait ses études à Padoue et qui était aussi connu dans cette ville qu'il le fut à Bâle, où il mourut en 1569. Ce manuscrit, que M. Chéreau a « cherché en vain » (p. 39), a été vu et soigneusement examiné par M. Tollin dans l'hiver de 1858-59; il était alors noté : *Bibl. la Vallière*, 162, *catalog.* 912[19]. Il contient, mais dans un ordre différent de celui de la *Restitution* imprimée, trois des livres *de Trinit. error.* : les livres V, IV et III; et entre les livres IV et III, il y a le *Dialog.* I. Or, les pages relatives à la circulation du sang s'y trouvent en entier : elles sont dans le livre V, *de Sancto Spiritu*, qui ouvre le manuscrit.

Mais alors, dira-t-on peut-être, pourquoi Servet a-t-il tardé si longtemps à publier cette grande découverte ? Pourquoi ne fait-il pas remarquer que l'honneur lui en revient ? Il y a là, nous l'avouons encore, un problème difficile à résoudre, mais qui peut s'expliquer par la certitude qu'il aurait eue d'être seul maître de ce grand secret, par l'ardent désir d'approfondir sa découverte, de lui donner, grâce à des observations nouvelles et répétées, des bases aussi solides que possible; et pour cela un supplément de pratique médicale à Charlieu ne devait pas lui être inutile. Il y avait aussi pour lui la nécessité de ne publier son livre que dans un lieu où il aurait eu un imprimeur sûr et de puissantes protections. A Vienne, il crut avoir trouvé tout cela, le malheureux ! Il a eu sa chimère, caressée, nourrie longtemps au plus profond du cœur. Il comptait, hélas ! sur une autre gloire que celle du martyre. Le retard s'expliquerait ainsi par un fait moral, la soif de la vérité qui le possédait. Et d'un autre côté, s'il n'a pas publié plus tôt son grand ouvrage dogmatique, c'est parce qu'il voulait, comme il le dit lui-même « enquérir la vérité »; sa grande ambition était de gagner les âmes à Christ en approfondissant davantage son système, en le présentant sous une forme plus saisissante; et dans ce but il sollicitait jusqu'à l'importunité les observations des réformateurs à l'œuvre desquels il se flattait de coopérer. C'est ainsi qu'il harcèle Mélanchthon, Calvin, Viret, comme auparavant il a harcelé Œcolampade, Bucer, Capiton. Enfin, s'il ne fait pas remarquer, comme Colombo, que personne avant lui, n'a « observé ni marqué par écrit »

19. *Die Entdeckung*, etc., p. 33.

la marche du sang, il entre cependant en matière avec une certaine solennité : il va révéler une « divine philosophie [20] ».

Quoi qu'il en soit, un fait éclate à tous les yeux : avant 1553, c'est-à-dire avant la publication de la *Restitution*, personne ne parle de la circulation pulmonaire. Vésale n'en dit rien dans l'édition de 1543 de son livre célèbre : *de Humani corporis fabricâ*. Et après 1553 on voit surgir tout à coup, comme par enchantement, une foule d'ouvrages de médecine où la merveilleuse théorie est exposée avec des développements plus ou moins heureux. Et les auteurs de ces ouvrages sont tous des Italiens ou des docteurs qui avaient eu des relations avec Padoue : Colombo, Valverde, Césalpin, Ruini, Rudio, Sarpi, Fabrice d'Aquapendente, Vésale, Harvey. Qui supposera qu'il n'y ait dans ce fait qu'une coïncidence fortuite ?

Aucun de ces auteurs, il est vrai, ne parle de Servet. Mais pourquoi nous en étonnerions-nous? C'est le contraire qui devrait nous surprendre. Malgré les prétendues « précieuses tolérances » dont M. Chéreau fait honneur aux gouvernements d'Italie de cette époque (p. 23), ces auteurs auraient eu certainement maille à partir avec l'inquisition, s'ils s'étaient permis de parler avec éloge d'un homme qui était en exécration aux deux églises, ou seulement s'ils avaient laissé soupçonner qu'ils avaient eu entre les mains son livre maudit, manuscrit ou imprimé. Même dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, alors que mourut Harvey (1657), le péril existait encore.

Dans tous les cas ces auteurs, s'ils taisent le nom du proscrit de Vienne et de Genève, ont la pudeur de ne pas s'arroger la gloire de la découverte. Un seul fait exception, Colombo : ce qui n'est à la louange ni de sa modestie ni de son cœur.

M. Chéreau ne trouverait-il pas peut-être dans cette circonstance l'explication du fait qui excite sa « douleur » (p. 35), à savoir que Vésale a effacé dans la seconde édition de son livre (1555) l'hommage qu'il avait rendu à son élève dans la première édition ? Il a pu apprendre que dans ses cours à Padoue celui-ci s'enorgueillissait d'être le premier entré dans cette voie, et la radiation des mots élogieux pourrait bien être une flétrissure indirecte du procédé peu délicat du Crémonais.

Si nous passons maintenant au livre imprimé de la *Restitution*, nous contesterons à M. Chéreau que toute l'édition ait été brûlée ou détruite. D'abord, en outre des deux exemplaires qui sont l'un à Paris [21] et l'autre à Vienne en Autriche, il y en a un troisième à Édimbourg, comme on a pu le voir dans la bibliographie qui précède (p. 51) : il a été trouvé récemment, et il faut espérer qu'on en trouvera d'autres. M. Henri Bordier n'a-t-il pas mis la main naguère sur le premier catéchisme français de Calvin (1538) qu'on croyait à

20. *Divinam hic philosophiam adjungam* (*Restit.* p. 169).

21. M. Chéreau pense que l'exemplaire de Paris « porte des taches de brûlures » ; que « les soixante-quatre premiers feuillets, notamment, ont été léchés sur les bords par les flammes, et ont été roussis ». « Nous sommes, dit-il, en présence de l'un des exemplaires qui faisaient partie des cinq ballots en feuilles qu'à Vienne... le bourreau jeta dans les flammes... et qu'une main inconnue arracha à la destruction. » — Nous

jamais perdu? Et puis, l'ouvrage a été tiré à mille exemplaires, et non à 800, comme le dit l'auteur du mémoire (p. 9). Le chiffre du tirage est donné en toutes lettres par Servet lui-même, dans son interrogatoire du 17 août à Genève [22]. Les « cinq balles » en feuilles qui ont été envoyées, le 13 janvier 1553, par ordre de l'auteur, à Pierre Merrin, à Lyon, et qui étaient censées n'être que « papier blanc », furent brûlées, on le sait, à Vienne, par la main du bourreau, le 17 juin de la même année. Mais ce n'était là qu'une partie de l'édition. L'autre partie, la plus considérable, et non seulement « quelques exemplaires », comme le croit M. Chéreau (p. 39), fut envoyée à Francfort par l'imprimeur lui-même; c'est par ballots qu'il en expédia dans un centre pareil. Il donna ordre plus tard, le 14 juillet, de détruire ce qu'il en restait, de manière à ce qu'il ne s'en trouvât « jamais feuillet ny demy [23] ». Mais pendant les cinq ou six mois que ces centaines d'exemplaires restèrent à Francfort, est-il croyable qu'il ne s'en soit vendu aucun, surtout à la foire de Pâques, dans cette ville fameuse où se tenait le plus grand marché de librairie du monde, au XVI^e^ siècle? L'espoir qu'avait l'auteur que son livre « se vendrait bien en Allemagne [24] » s'explique parfaitement, puisqu'il savait que dans cette même cité ses ouvrages de 1531 et 1532 s'étaient publiquement vendus.

Nous savons, d'ailleurs, que Calvin avait en main, au commencement de février 1553, un exemplaire du livre imprimé. Et nous répétons ici la remarque déjà faite au sujet des copies manuscrites : si des adversaires ont reçu l'ouvrage, à plus forte raison des amis ont dû le recevoir; or les amis de Venise et de Padoue étaient au premier rang.

C'est ainsi que des médecins italiens de cette époque, qui n'avaient pas, comme beaucoup de leurs collègues d'aujourd'hui, ce dédain transcendant pour les « élucubrations théologiques », ont pu « pêcher le mouvement du sang au milieu des eaux troubles de la *Restitution du christianisme* » (p. 39).

Nous arrivons donc à la conclusion que Realdo Colombo, quoiqu'il dise le contraire, a fort bien pu lire, soit manuscrites, soit imprimées, les pages où Michel de Villeneuve avait consigné son étonnante découverte.

Mais voici une dernière preuve, décisive, que l'Italien a copié l'Espagnol : c'est qu'il emploie, pour expliquer la théorie de la circulation, et en quelques endroits importants, des termes identiques à ceux que nous lisons dans la *Restitution*. Il avait donc sous les yeux le texte même de l'ouvrage.

sommes plutôt en présence d'une légende que Michelet, croyons-nous, a inventée, lorsque, à la fin d'une éloquente leçon sur le martyr de Champel, il sortit tout à coup de dessous la chaire le volume que le bibliothécaire lui avait prêté et le montra à ses auditeurs émus comme ayant été arraché au bûcher. La vérité, comme nous l'ont affirmé deux paléographes émérites qui nous inspirent toute confiance, c'est que ces prétendues « brûlures » sont des taches d'humidité qui datent du jour où ce trésor était caché dans quelque cave obscure pour le mettre à l'abri de la triple inquisition des catholiques, des calvinistes et des luthériens. Mais la légende, malgré tous les démentis, fera son chemin, car elle a toutes les qualités du genre.

22. *Calv. op.*, VIII, 749.
23. *Ibid.*, 776 et 781.
24. *Ibid.*, 756.

Qu'on en juge par le tableau suivant, que nous empruntons à M. Tollin [25] :

SERVET 1546 ET 1553.	COLOMBO 1559 ET 1590.
Longo per pulmones ductu agitatur sanguis.	*Sanguis ob assiduum pulmonum motum agitatur:*
Flavus efficitur... inspirato aere miscetur.	*Tenuis redditur et una cum aere miscetur.*
Ita tandem a sinistro cordis ventriculo totum mixtum per diastolen attrahitur.	*Tandemque ad sinistrum cordis ventriculum deferuntur (mixti sanguis et aer).*
Magnitudo insignis venae arteriosae, quae nec talis, nec tanta esset nec tantam a corde ipso vim purissimi sanguinis in pulmones emitteret ob solum eorum nutrimentum... Ergo ad alium usum effunditur sanguis a corde.	*Vena arteriosa magna est satis... vas est satis insigne.*
Cum sanguis non sit extra vasa.	*Vena enim haec arterialis praeterquam quod sanguinem pro sui alimento defert, adeo ampla est ut alius usus gratia deferre possit.*
	Non adest... sanguis extra propria vasa.

Le doute n'est plus possible. Colombo a été le plagiaire de Servet. Car en face de ce double texte on ne peut poser une troisième alternative, à savoir, que l'Italien et l'Espagnol auraient découvert la théorie nouvelle indépendamment l'un de l'autre.

Et nous ne sommes pas le seul, ni le premier à porter contre Colombo cette accusation. Il en a été chargé par Zecchinelli, par Michéa.

Zecchinelli a écrit ceci : « Il est probable que Rudio, se voyant cruellement persiflé pour ses plagiats, aura examiné, cherché et *enfin trouvé* et tout aussitôt publié, que ce Colombo, qu'on lui opposait avec tant d'emphase, était lui-même un plagiaire, *le plagiaire de Michel Servet*, duquel, ainsi que de son trop fameux ouvrage (*Christianismi Restitutio*) il avait été beaucoup parlé en Italie, quelques années auparavant, à cause du célèbre et funeste supplice consommé à Genève au mois d'octobre 1553 [26]. »

Michéa dit de son côté : « Colombus a eu l'audace de se décerner les palmes du génie. Mais le temps a rendu justice à Michel Servet : ce malheureux restera toujours le point de départ de la chaîne dont Césalpin et Harvey sont les derniers anneaux [27]. »

C'est donc parce que nous ne voulons pas « tomber dans l'absurdité »; parce que nous ne mettons pas « la passion à la place de la froide raison », et que nous tenons à ne pas « substituer l'erreur à la vérité », que nous émettons sur la question en litige un avis diamétralement opposé à celui de l'auteur du mémoire (p. 40).

Faut-il, avant de clore ce rapide exposé, dire l'estime respectueuse et réfléchie que nous ressentons pour le théologien qui a écrit la *Restitution du christianisme*? Nous le devrions peut-être, ne serait-ce que pour contrebalancer le jugement par trop sommaire de Schelhorn, dans ses *Amoenitates litterariae*, jugement auquel semble souscrire M. Chéreau, à savoir que « Servet peut être rangé parmi les aliénés » (p. 41). Nous nous bornerons à

25. *Die Entdeckung des Blutkreislaufs*, Jena, 1876, p. 39.
26. Zecchinelli, *delle Dottrine*, etc., Padova, 1838, p. 12.
27. Michéa, *Galerie des célébrités médicales de la Renaissance*, Paris, 1844, p. 569.

rappeler que l'un des plus grands théologiens du XVI[e] siècle, le premier après Calvin, Philippe Mélanchthon, « lisait beaucoup Servet, » et qu'il trouvait dans ses écrits « plusieurs bonnes choses [28] ». Et pourtant, l'ami de Luther ne parlait alors que des premiers ouvrages de l'Espagnol, bien inférieurs à son ouvrage de 1553. Et les choses qu'il y trouvait étaient tellement de son goût, qu'il lui en a emprunté un certain nombre, comme on peut le voir dans ses *Loci communes* de 1535, en les comparant avec les éditions antérieures [29]. Les idées de Servet, il est vrai, ne sont pas toujours exposées dans un ordre aussi logique et avec autant de méthode que celles de son rival Calvin : elles sont comme dans un bouillonnement continuel; c'est un volcan en éruption qui s'épanche. Mais que de flammes, que d'éclairs au milieu des cendres et de la fumée! quelle lave brûlante! que d'amour, que de foi, que de charité! Qu'on lise attentivement l'ouvrage en trois volumes que M. Tollin, licencié en théologie, familiarisé avec les écrits de Leibniz, de Kant, de Schleiermacher et d'une compétence irrécusable, vient de consacrer à la théologie de Michel Servet [30], et l'on sera bien près de s'associer au jugement sympathique et vengeur de ce savant, à savoir, que l'auteur de la *Restitution* est parmi « les plus grands mystiques chrétiens de tous les siècles ». CHARLES DARDIER.

Genève, 13 août, le jour que Servet
fut emprisonné, il y a 326 ans.

P. S. Nous apprenons au dernier moment que MM. Gordon, de Belfast, et Steinthal, de Manchester, ont vu et collationné à Paris le manuscrit de la *Restitution* qu'a possédé C. H. Curio, et où se trouve le célèbre passage de la circulation pulmonaire; or ce manuscrit est la copie d'un manuscrit antérieur de sept ans au moins au livre imprimé de 1553.

Pendant la correction des épreuves, nous recevons une lettre de Padoue, de M. le professeur Joseph de Leva, qui a bien voulu, sur notre prière, compulser les registres de cette célèbre université. Nous en extrayons ce qui suit :

« Les registres officiels de notre université antérieurs à 1600 sont malheureusement perdus. Mais dans notre bibliothèque, il y a un extrait de ces registres perdus; il y a aussi une œuvre manuscrite en quatre volumes du célèbre bibliothécaire de Venise, Morelli, dans laquelle sont illustrés les noms des professeurs et des étudiants les plus distingués, œuvre meilleure encore que celle de Papadopoli, c'est-à-dire faite avec plus de critique et d'érudition.

» J'ai compulsé ces manuscrits, mais je n'ai pas trouvé le nom de *Serveto* ou *Villanovanus*...

» Padoue, 17 sept. 1879.

» JOSEPH DE LEVA. »

Michel Servet n'a donc pas étudié à Padoue; il n'y a pas pris son grade de docteur. Nous nous en doutions bien; mais la preuve est désormais irréfutable.

28. « *Servetum multum lego,* » disait Mélanchthon, et ailleurs : « Etiamsi *multa alia bona scribat.* »

29. Voy. *Ph. Melanchthon und M. Servet*, de Henri Tollin, Berlin, 1876.

30. Voy. les nos 31, 32 et 33 de la bibliographie qui précède, p. 56.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS..... v

MICHEL SERVET..... 7

LITTÉRATURE. — Ouvrages de Michel Servet..... 50

Ouvrages sur Michel Servet..... 52

Ouvrages de M. Tollin sur Servet..... 54

APPENDICE..... 57

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON 2.

三

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
Stanford, California

JUN 24 '08

VIENT DE PARAITRE

Mémoires de Jacques Gaches sur les Guerres de Religion à Nîmes et dans le Languedoc (1555-1610), publiés pour la première fois d'après les manuscrits originaux, avec notes et variantes, par CHARLES PUAUX. — Un volume gr. in-8 orné d'un portrait gravé d'après une miniature du temps..... 12 fr.

Histoire de la Réformation à Dieppe (1557-1657) par GUILLAUME et JEAN DAVAL, dits *les Poliziens religionnaires*, publiée pour la première fois, avec une introduction et des notes, par EMILE LESENS. — 2 vol. gr. in-8, tirés sur papier de Hollande à 250 exemplaires numérotés. 30 fr.

Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XV^e^ et au commencement du XVI^e^ siècle, par CHARLES SCHMIDT, professeur émérite de la Faculté de théologie de Strasbourg. — 2 vol. gr. in-8..... 25 fr.

La Saint-Barthélemy et la critique moderne par HENRI BORDIER. — 1 vol. in-4 de 116 pages, avec un portrait de l'amiral Coligny, une chromolithographie, une grande lithographie et six gravures et plans, tiré à 300 exemplaires..... 10 fr.

Gaspard de Coligny, amiral de France, par le comte JULES DELABORDE. — Tome I^er^. Un fort volume gr. in-8, avec de nombreuses pièces justificatives..... 15 fr.

EN COURS DE PUBLICATION

LA FRANCE PROTESTANTE

PAR

MM. EUGÈNE ET ÉMILE HAAG

DEUXIÈME ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE

Publiée par M. HENRI BORDIER

SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

et avec le concours d'un Comité composé de

MM. ALFRED ANDRÉ — GEORGES BRUNEMANN — RAOUL DE CAZENOVE — THÉODORE CLAPARÈDE
ALFRED FRANKLIN — CH. FROSSARD — WILL. JACKSON — WILL. MARTIN — GABRIEL MONOD — MICHEL NICOLAS
CHARLES READ — ROD REUSS — L.-M. DE RICHEMOND — F. DE SCHICKLER — WILLIAM WADDINGTON

Cet ouvrage, célèbre déjà du vivant de ses auteurs, complètement épuisé depuis plusieurs années, réclamait non seulement une impression nouvelle, mais de nombreuses retouches. Un supplément ne suffirait plus aujourd'hui.

Voici le plan auquel on s'est arrêté : 1° Reproduction, avec revision attentive, de tous les articles de MM. Haag; 2° Dépouillement complet et insertion, à leur place alphabétique, de tous les noms protestants cités par eux et disséminés dans le cours de leur livre; 3° Rédaction des biographies qui rentrent dans leur cadre et qu'ils eussent écrites si les documents ou le temps ne leur eussent manqué; 4° Mention de tous les protestants français connus de nous comme ayant souffert pour la foi protestante depuis le commencement du XVI^e^ siècle, ou comme ayant marqué dans le développement du protestantisme.

L'ouvrage formera environ douze volumes grand in-8, de trente à trente-cinq feuilles, publiées par demi-volumes au prix de 5 francs. Aussitôt un volume complet, le prix est fixé à..... 12 fr.

Quelques exemplaires ont été tirés sur grand papier de Hollande. Prix du volume..... 30 fr.

EN VENTE

Le premier volume : ABADIE-BAZIN..... 12 fr.
Il est accompagné d'une table des principales matières et d'une table des personnes.
LA *première partie* du deuxième volume : BÉAL-BICHETEAU..... 5 fr.
Les souscripteurs s'engagent à prendre l'ouvrage entier.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.